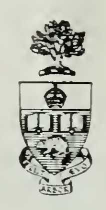



BRIEF

PQA

0009990



*Presented to the*

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

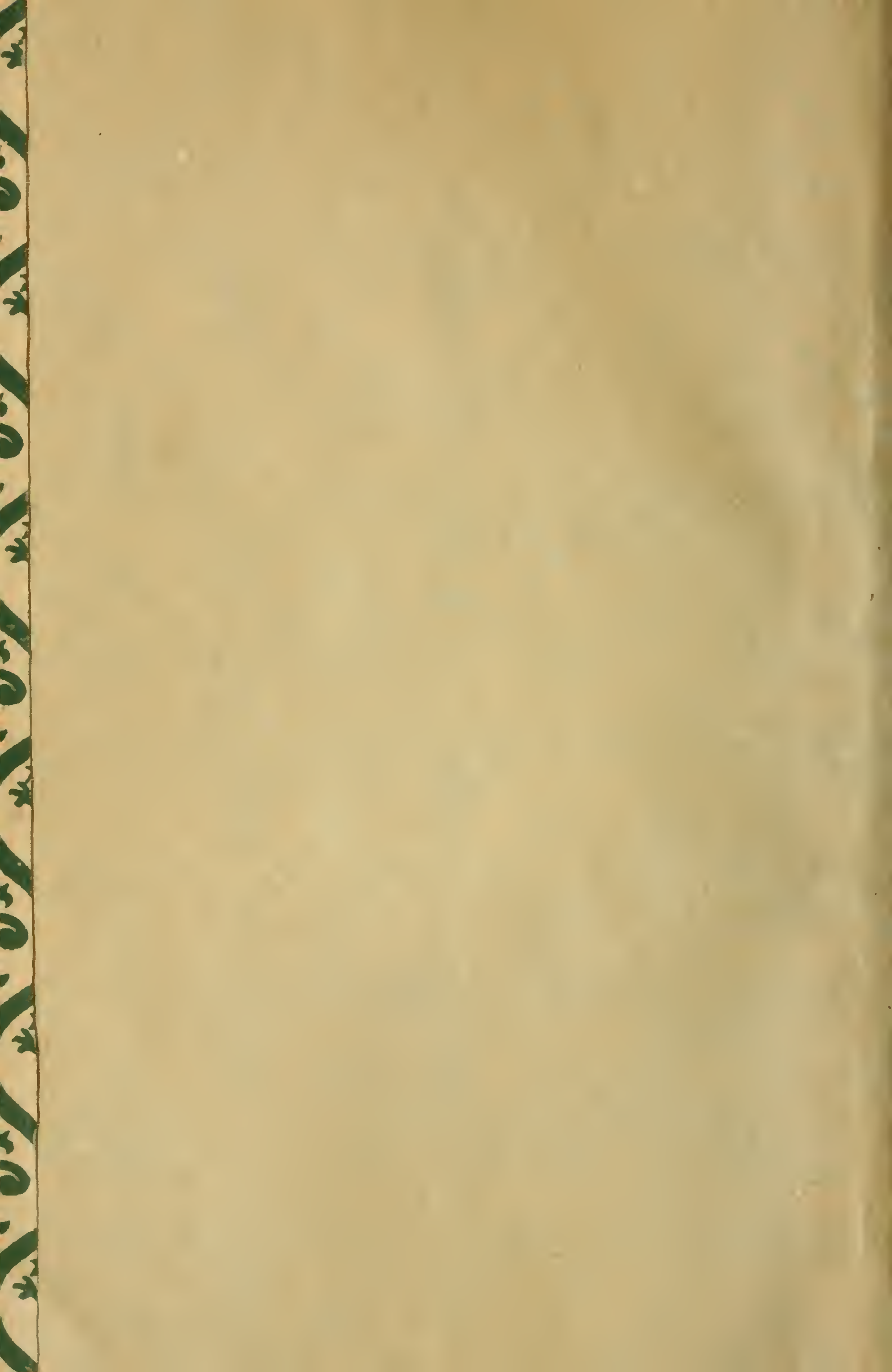
*from the Estate*

*of*

PROFESSOR BEATRICE

M. CORRIGAN





# LES DANICHEFF

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon,
le 8 janvier 1876.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE — JEANNE ROBERT

LES

# DANICHEFF

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

M. PIERRE NEWSKY




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

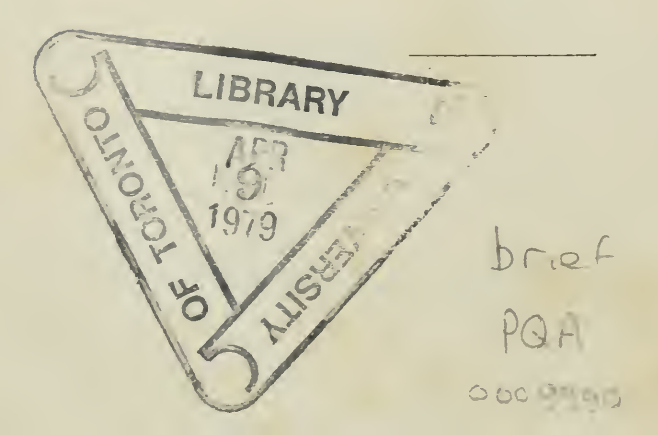
1879

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| LE COMTE WLADIMIR DANICHEFF | MM. | Marais. |
| ROGER DE TALDÉ | | Porel. |
| OSIP | | Masset. |
| LE PRINCE WALANOFF | | Montbars. |
| ZAKAROFF | | Dalis. |
| PAUL | | Valbel. |
| IVANE | | Clerh. |
| NIKIFOR | | Sicard. |
| LE POPE | | Monval. |
| LINDER | | Amaury. |
| LE DOCTEUR KOUREFF | | Fréville. |
| LA COMTESSE DANICHEFF | Mmes | E. Picard. |
| LA PRINCESSE LYDIA WALANOFF | | Antonine. |
| ANNA | | H. Petit. |
| BARONNE DOZEN | | Gravier. |
| ANFISSA | | Crosnier. |
| MARINNA | | Masson. |
| MADAME GERMAIN | | Chéron. |
| NATHALIE | | M. Eiram. |

L'action se passe en Russie, en 1851. — Le premier et le dernier acte chez la comtesse Danicheff, à Schava. — Le deuxième chez la princesse Lydia Walanoff, à Moscou. — Le troisième à Morozowitchi, chez Osip.




brief
PQA

# LES DANICHEFF

## ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon dans le château de la comtesse. — Meubles anciens mais riches, style premier empire. — Portraits d'ancêtres sur les murs, armoire avec argenterie, cage avec un perroquet. — Le fond de la scène s'ouvre sur une terrasse. — Porte à gauche donnant dans la chapelle, à droite dans les appartements intérieurs. — De la terrasse, vue sur le Volga et sur un village.

## SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, LA COMTESSE est assise dans un grand fauteuil, occupée à un ouvrage du temps, un chien sur ses genoux, ANNA lit à haute voix, ANFISSA WASILIEWNA et MARINNA PHILIPPIEWNA, sont assises auprès d'elle sur un canapé, Anfissa tient des cartes.

ANNA, lisant.

« Nous nous tuerons! Oui, vivre ensemble ou mourir.
» Je veux que vous m'enleviez et vous m'enlèverez!... »

LA COMTESSE, l'interrompant.

Eh bien! qu'il l'enlève, qu'ils s'enlèvent et que cela

finisse. Mon Faublas est trop sentimental aujourd'hui. Assez, assez.

ANFISSA, mêlant les cartes.

Alors, si je faisais les cartes à madame la comtesse, mes chéries sont en veine.

LA COMTESSE.

Allons, va ; mais pas de cartes noires! Je suis assez triste sans cela. (Cris du perroquet.) Cette maudite prolongation n'arrive pas...

MARINNA.

N'arrive pas.

ANFISSA.

Nous allons donc savoir ce qui attend le jeune comte. Mais où est-il donc passé? (Cris du perroquet. — Cherchant dans les cartes.) Ah! le voilà, le gentil roi de cœur!

Elle fait le jeu.

LA COMTESSE, s'adressant à son perroquet.

Et toi, Coco, penses-tu que ton ami Wladimir nous restera encore?

COCO, criant.

Biscuit, Coco!

LA COMTESSE.

Il a raison, tu l'oublies, Anna, c'est mal; va lui chercher son déjeuner et pense à celui de Frisette.

Anna emporte le petit chien et sort.

ANFISSA.

Tenez, madame la comtesse, j'avais raison: rien que de bonnes nouvelles, une lettre avec un grand cachet... prolongation désirée, accordée... distinction par un puissant personnage. Au retour, une belle, riche et très haute dame attend impatiemment notre roi de cœur, et ce

sept me dit qu'elle ne partage pas votre avis sur le délai, car cet as exprime de forts battements de cœur... succès... et, ma foi, un très prochain mariage... Veuillez couper.

LA COMTESSE.

Je sais, je sais, tu ne m'apprends rien de nouveau, cette dame de pique est la fameuse princesse Walanoff dont tout Moscou est affolé... Voilà une bru comme je la comprends.

MARINNA.

Une bru comme je la comprends..

ANNA, qui est entrée sur les dernières paroles de la comtesse.

Madame la comtesse, Ivane demande à vous parler.

LA COMTESSE.

Qu'il entre.

ANFISSA, faisant toujours les cartes.

Je vous félicite, Excellence, bientôt grand'mère, bientôt, c'est sûr... Quelle famille!

LA COMTESSE, se levant.

Il n'est que temps; les Danicheff s'éteignent; nous sommes les derniers, et j'espère bien vivre encore assez pour voir mon petit-fils se marier à son tour.

## SCÈNE II

LES MÊMES, IVANE, entrant et s'arrêtant au seuil de la porte, à gauche.

IVANE.

Je viens demander à Votre Excellence, si les disposi-

tions pour le départ de M. le comte restent les mêmes, et si elle n'a pas d'autres ordres à me donner.

LA COMTESSE.

L'estafette est-elle revenue de la ville ? Y a-t-il un courrier ?

IVANE.

Non, madame la comtesse, quelques journaux seulement et une lettre pour Pavel Pavlowitch.

Il tient le tout sur un plateau qu'il pose sur le devant de la table.

LA COMTESSE.

Tu sais que Wladimir Alexandrowitch a résolu de partir, fais donc ce qu'il te dira ; surtout pense à ses provisions de voyage, prépare la voiture, en un mot, fais comme si je partais moi-même. Mais où est le comte ? Le sais-tu ?...

IVANE.

M. le comte est sorti de grand matin pour tuer encore quelques doubles et faire une excursion avec son ami Djaki, son meilleur ami, comme il daigne me le dire quelquefois en plaisantant.

LA COMTESSE.

Voilà bien les jeunes gens d'aujourd'hui. Au moment d'une longue séparation, au lieu de passer les derniers instants auprès de leur mère, ils vont prendre congé de leurs chers marais, massacrer encore quelques pauvres bêtes, causer tendrement avec leur meute et leur écurie. Enfin, dès qu'il sera de retour, préviens-moi. Va, maintenant.

IVANE, revenant à la comtesse.

Quoique le moment ne soit pas propice, je demanderai néanmoins à Votre Excellence la permission de lui présenter une requête.

LA COMTESSE.

Voyons?

IVANE.

Parmi les mariages que Votre Excellence a fixés pour cet automne, la brodeuse Olga est destinée au jeune cocher Osip : comme ils n'éprouvent aucun penchant l'un pour l'autre, Osip s'est adressé à M. le comte. Le jeune maître ayant répondu qu'il vous en parlerait, j'ai cru de mon devoir de vous en prévenir ; — si j'ose dire un mot, — si j'ose exprimer mon humble opinion, — ces deux serviteurs étant d'excellents sujets, on pourrait ne pas marier encore le cocher qui n'a que vingt-cinq ans et faire épouser à Olga le cuisinier Nikita, qu'elle aime, et qui de son côté m'a prié d'intercéder pour lui auprès de Votre Excellence.

LA COMTESSE.

Assez. Je m'étonne vraiment que toi, Ivane, qui me sers depuis trente ans, tu viennes me débiter de pareilles balivernes. Est-ce que tu ne me connais plus? Une fois que je donne un ordre, je ne le change jamais. Avant de le donner, je réfléchis, avant de réfléchir, je pense au bien de mes sujets et je pèse mes intérêts. Que me parles-tu de marier Olga à Nikita? Les deux sont grêles, de petite taille : quels serviteurs auraient mes descendants! Que me dis-tu? Qu'Osip n'a que vingt-cinq ans. Eh bien! d'après mes calculs, il devrait avoir cinq enfants déjà.

IVANE.

Mais, madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mais. Je suis vraiment trop bonne de te donner toutes ces explications, à toi mon majordome : tu devrais en savoir aussi long que moi. Et maintenant

que je me suis fatiguée à te parler, je te défends de revenir sur ce sujet! Il sera fait comme j'ai dit. (*Par un geste elle le congédie, il se dirige vers le fond. — Le rappelant.*) A propos. (*Il redescend.*) Quoi de neuf dans le haras?

IVANE.

Deux nouveaux-nés, Votre excellence.

LA COMTESSE, *vivement.*

Étalons?

IVANE.

Oui, Excellence.

LA COMTESSE.

A la bonne heure. (*Ivane se retire.*) Anna, va me chercher mon fichu de dentelle (*Cris du perroquet.*) et mes boucles d'oreilles en émeraudes, tu sais, celles que tu aimes, et change-moi cette bonbonnière contre celle de feu l'Impératrice Marie Féderowna. (*Cris du perroquet.*) Voici la clef. (*Anna sort en emportant la bonbonnière. — S'approchant de la cage du perroquet.*) Tu n'es pas exposé au massacre, toi, mon chéri, dans cette belle cage!

*Elle le caresse.*

COCO.

Massacre!

## SCÈNE III

LA COMTESSE, ANFISSA, MARINNA, *puis* PAUL.

MARINNA.

On voit bien que son fils part, elle n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

ANFISSA.

Je crois bien, elle n'a même pas daigné me remercier pour mes prédictions.

Paul entre au fond, pose son chapeau sur une chaise.

PAUL, à sa tante.

Ma chère tante!

Il lui baise la main.

LA COMTESSE.

Bonjour, Paul. Tiens, voici une lettre pour toi. (Elle la prend sur le plateau et la lui donne.) De quelque belle dame, sans doute, à qui tu fais la cour? C'est à ces correspondances-là que tu as mangé la part qui te revenait de ma sœur, et maintenant tu voudrais écorner la mienne.

PAUL passe à droite, examinant la lettre.

Une adresse française... et le timbre de Moscou! Diable! on dirait l'écriture de Roger. (Il décachète la lettre, la lit des yeux.) Mais, c'est lui! Comment, il est à Moscou? (Il la lit complétement en riant souvent.) Toujours le même!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qui te fait rire? Peut-on le savoir?

PAUL.

C'est cette lettre que je viens de recevoir, ma tante, c'est un problème vraiment difficile à résoudre, et vous devriez m'aider.

LA COMTESSE.

Volontiers.

PAUL.

Comme madame de Sévigné, je vous le donne en cent, en mille, en dix mille, non, vous ne devineriez pas... J'aime... autant vous le dire. Eh bien! on désire votre portrait...

LA COMTESSE.

Mon portrait?

PAUL.

Écoutez plutôt. (Il lit.) « Mon cher comte, nous som-
» mes d'assez bons amis pour que je vous demande un
» petit service. (Il lit quelques lignes des yeux, puis reprend.) Il
» s'agit de votre tante, la douairière Kathérina Pétrowna
» Danicheff, chez laquelle vous êtes en villégiature! Tout
» ce que j'entends dire de madame Danicheff depuis que
» je suis à Moscou, me donne la plus grande envie de la
» connaître. Le portrait que vous pouvez m'en tracer,
» avec votre esprit si parisien. m'aidera, sans doute, à
» m'expliquer l'intérêt tout particulier que semble lui
» porter la charmante amie qui vous vaut cette épître...
» J'attends donc la photographie demandée par le re-
» tour du courrier et vous serre la main, etc., etc. »
(Parlé.) Voilà, ma tante.

LA COMTESSE, se levant.

Et quelle est la charmante amie dont tu as passé le nom en me lisant cette lettre?

PAUL.

Rien ne vous échappe, chère tante.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas tout à fait une bête.

PAUL.

La charmante amie, est la princesse Lydia Walanoff.

LA COMTESSE.

Si elle voulait me connaître ne pouvait-elle prendre ses renseignements auprès de quelque autre personne de la cour, voire même auprès de son père, le prince Boris, qui m'a bien connue. je pense? J'ai assez brillé pour

qu'on s'en souvienne... Allons, fais mon portrait, je t'y aiderai si tu veux...

PAUL.

Vous, ma tante? Volontiers, ce sera plus original. Nous commençons donc... « La comtesse Kathérina » Pétrowna Danicheff, née Bouramovski, peinte par elle- » même! » Je vous attends, ma tante.

LA COMTESSE.

Au physique, tu mettras tout ce que tu voudras; une femme, eût-elle soixante-deux ans, comme moi, doit laisser aux hommes le soin de la classer. (Vivement.) Tu ajouteras seulement que Sa Majesté l'empereur Alexandre I^er ne me disait jamais autrement, en me baisant la main, que j'avais vraiment remarquable... que : « Prenez mon bras, belle Kathérina Pétrowna. » Mais commence. (Elle s'assied et dicte :) « Ma tante Danicheff, cher ami, est le reflet » des trois derniers règnes : elle date presque de la » grande Catherine dont elle porte le nom, et n'est pas » tout à fait ganache à l'heure où je vous écris ces li- » gnes : c'est vous dire qu'elle est de la vieille roche, elle » adore Voltaire, connaît tout Rousseau, avoue Piron et » même Brantôme. » (Parlé.) Dans mes heures d'insomnie. (Continuant à dicter.) « Elle ne connaît que la noblesse; pour » elle le reste ne compte pas. Elle admet qu'il est bon » d'être le fils de ses œuvres, mais seulement quand on » n'est pas le fils de quelqu'un. »

PAUL, parlé.

Surtout le fils de la comtesse Danicheff.

LA COMTESSE.

Peut-être. Et il n'y a pas de mal à le faire savoir à la personne qui a chargé ton ami de la renseigner. Continue, cela m'amuse. (Elle dicte.) «Les haines ne lui font pas » peur, mais tant pis pour ceux qui la gênent. Enfin,

» son code, c'est l'honneur de son nom, son culte, » l'amour de son fils! (Se levant.) Tout pour ce nom et » ce fils. »

PAUL.

Vous peignez à merveille, ma tante. Mon ami me répondra, j'en suis sûr: « Présentez-moi vite! »

LA COMTESSE.

Et à propos, qu'est cet ami?

PAUL.

Un Parisien. Nous dirions, là-bas, un boulevardier des plus connus, le vicomte Roger de Taldé.

LA COMTESSE.

Et que fait-il à Moscou?

PAUL, riant.

Je l'ignore absolument! Nous nous sommes quittés il y a six mois à peine, au coin de la rue du Helder.

LA COMTESSE.

Et maintenant tu devrais aller jusqu'au haras voir mes jeunes chevaux. Je voudrais que tu m'en choisisses une belle paire, je veux faire une surprise au prince Walanoff et la lui envoyer à Moscou.

PAUL.

Volontiers, ma tante... Est-ce à l'instant?

LA COMTESSE.

Oui, Osip te les montrera. J'ai donné mes ordres. Vois aussi si ton cousin est rentré. Il est impossible qu'il soit encore à la chasse.

Paul sort.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, moins PAUL.

ANFISSA et MARINNA, se levant vivement, vont pour courir.

Nous ne savons pas, mais nous allons courir.

LA COMTESSE.

A votre place! Tenez, je suis sûre que Coco est mieux renseigné que vous. (Elle va au perroquet.) Coco, sais-tu où est ton ami Wladimir?

COCO, un cri, puis.

Au massacre!

LA COMTESSE, riant.

Oh! au massacre.

## SCÈNE V

LES MÊMES, WLADIMIR, un fusil à la main.

WLADIMIR, entrant.

Tu as menti, Coco, car me voilà! (Baisant respectueusement la main de sa mère.) Bonjour, ma mère, je vous apporte une mauvaise nouvelle.

LA COMTESSE.

Ah!

WLADIMIR, lui donnant un papier.

Voici un ordre qui vient de m'arriver; décidément on

me refuse la prolongation que j'ai sollicitée et que nous avons tant désirée tous les deux.

LA COMTESSE.

Et quand comptes-tu partir?

WLADIMIR.

Mais comme il a été convenu, ma mère, ce soir.

LA COMTESSE.

Bien, le devoir, le service avant tout, si l'on veut avancer! Ne m'as-tu pas dit que tu étais sur les rangs pour le commandement d'un escadron ; il ne faudrait pas abandonner cette chance, car, même sans guerre, tu pourrais facilement alors obtenir les aiguillettes que j'ambitionne pour toi.

WLADIMIR, *gaiement.*

Et vous les ambitionnez tellement pour moi, chère mère, que si je les reçois, c'est vous qui les porterez.

LA COMTESSE.

Cette plaisanterie ne me plaît pas, car elle prouve chez vous une indifférence qui me rappelle monsieur votre père. Oui, s'il avait voulu m'écouter, tu ne serais pas à ton âge, à vingt-six ans, simple capitaine, tu n'aurais pas besoin de suivre la route commune, et tu serais né colonel! Enfin, ce qui est passé est passé, à présent, fais ce qui est faisable. Mon vieil ami, le prince Boris Nicolaéwitch est très lié avec le gouverneur général. Boris est précisément le père de cette délicieuse Lydia dont nous avons déjà parlé. Eh bien! j'ai écrit au prince, et il m'a répondu que si tu voulais, c'était affaire faite.

WLADIMIR.

Puisque vous-même, chère mère, me mettez sur ce

chapitre, permettez-moi de vous parler sérieusement de mon avenir.

Anna paraît.

LA COMTESSE, *joyeuse.*

M'aurais-tu devancé? et me demanderais-tu déjà ma bénédiction pour épouser la princesse ? Je te la donne d'avance, ma bénédiction.

## SCÈNE VI

Les Mêmes, ANNA.

ANNA.

Voici vos boucles d'oreilles, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Oui, je te la donne, et je lui envoie comme présent de noces tous mes diamants, car ils reviennent de droit à ma future belle-fille. Devenue vieille, je suis réduite à m'en parer comme une marchande pour aller à la messe et à changer de boucles d'oreilles pour dîner avec mes chiens et mes chats. (*Anna, qui a entendu et compris les dernières paroles de la comtesse, est extrêmement troublée ; elle regarde tantôt la comtesse, tantôt Wladimir. La comtesse, croyant qu'Anna pense aux boucles d'oreilles qui lui plaisent.*) Ne crains rien, ma chère petite, il en restera bien un peu pour toi; ces émeraudes te sont destinées depuis longtemps, c'est ton cadeau de noces.

WLADIMIR.

Je pense, ma mère, que pour continuer une conversation aussi sérieuse, il convient que nous restions seuls. Veuillez vous retirer un instant, mademoiselle ; dès que

j'aurai terminé avec la comtesse, j'aurai aussi à vous parler.

Anna sort.

LA COMTESSE, étonnée.

Voyons, Wladimir, que signifie cet air solennel? Tu m'intrigues. Et puis pourquoi appeler Anna mademoiselle, quand tu devrais la tutoyer?

WLADIMIR.

Cela signifie, ma mère, que j'approche du moment le plus grave de ma vie; que je vais vous parler les mains jointes, avec l'espérance que vous ne repousserez pas la première demande sérieuse que j'ai à vous faire. Il s'agit effectivement de votre bénédiction, mais la personne que j'aime est loin de ressembler à la brillante princesse que vous avez rêvée; c'est une femme qui est la douceur, la bonté même, la beauté physique unie à la beauté de l'âme; c'est une femme qui, n'ayant rien d'artificiel, est ce qu'elle paraît être et tiendra dans la vie ce qu'elle promet. J'aime, et comme je veux me marier pour moi et non pour le monde, j'ai choisi celle que mon cœur m'a indiquée.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? Qui cela peut-il être? Est-ce une de mes voisines? Est-ce quelqu'un de Pétersbourg? Voyons, réponds-moi?... Qu'as-tu donc?... Tu as l'air d'un écolier qui ne sait plus sa leçon.

WLADIMIR, prenant une grande résolution.

Celle dont je vous parle, ma mère, n'est pas loin de vous. Vous la connaissez aussi bien et même mieux que moi.

LA COMTESSE.

Je la connais! je la connais!

WLADIMIR.

Oui, et vous l'aimez presque comme une fille.

LA COMTESSE, abasourdie.

Hein? Qui? qui? qui est-ce que j'aime comme une fille? Dieu me garde! Je crois que tu te moques de moi ou que tu es fou. Voyons le nom de cette prétendue fille.

WLADIMIR.

Vous l'avez dit : votre fille; elle n'a point d'autre nom.

LA COMTESSE.

Anna! Anna Ivanowna?

WLADIMIR.

Vous l'avez recueillie, élevée vous-même, et lui ayant toujours donné l'exemple du grand et du beau, vous l'avez ennoblie. Achevez votre œuvre, ma mère, bénissez vos deux enfants.

LA COMTESSE, éclatant.

Comment, un comte Danicheff aime une paysanne, une serve; il ne se trouve pas assez avili par cet amour, il ose en parler à sa mère, à la comtesse Danicheff! Il ose prononcer le mot mariage, il veut mettre son nom au ban de la société, au pilori de l'histoire... Jamais... jamais... si vous revenez, monsieur mon fils, sur un pareil sujet, je vous déshérite, je vous maudis.

WLADIMIR.

Ma mère, ma mère, quelle menace venez-vous de proférer! Songez que, de l'avoir dite, cela peut me porter malheur!

LA COMTESSE.

Je ne sais plus ce que je dis quand on me manque de respect.

WLADIMIR.

Ah! ma mère! comment pouvez-vous croire que j'oublie un instant le respect que je vous dois! Si le sentiment que j'ai pour Anna n'était qu'un caprice, jamais je n'eusse osé devant vous aborder ce sujet. J'ai longtemps souffert en silence, longtemps lutté avec mon amour, bien longtemps, et quand j'ai senti que ni lutte, ni souffrance, ni distance, ni temps, que rien enfin ne pouvait vaincre ce pur et profond attachement, fidèle à mon devoir de fils, je suis venu à ma mère, à elle seule j'ai avoué mon secret, sachant bien ce qu'il m'en coûterait de le lui dire et à elle de l'entendre. Pardonnez-moi, ma mère, de vous avoir déplu, mais je vous en supplie, ne dites pas... oh! ne dites pas que je vous ai manqué de respect.

LA COMTESSE.

Allons! allons! tout cela n'est que l'illusion d'un cerveau malade, le rêve d'un homme qui n'a pas su être jeune et qui, vivant jusqu'à vingt-cinq ans comme un anachorète, un ermite de fantaisie, veut filer le parfait amour champêtre. Plus tard, tu seras le premier à me remercier de mon refus, ou si je ne suis plus là, à bénir ma mémoire... Oui, parce que je t'aurai empêché de faire une sottise.

WLADIMIR.

Sottise, peut-être, aux yeux du monde, ma mère, mais il n'aura certes pas envie de rire de celle que j'honorerai de mon estime et de mon amour. Et d'ailleurs ne peut-on se passer du monde? (Tendrement.) Je quitterai le service, je viendrai vivre auprès de vous. Je serai si heureux, elle sera si reconnaissante de ce que vous aurez fait pour nous, qu'un jour viendra où vous serez fière d'avoir remporté une si brillante victoire sur les préjugés de notre caste. Il appartient à une femme de votre

hauteur d'esprit et à un grand cœur comme le vôtre d'ouvrir dans notre pays une ère nouvelle.

LA COMTESSE.

C'est tout à fait monsieur son père!! Tu l'aimes! tu l'aimes! ce n'est pas une raison pour l'épouser.

WLADIMIR.

Ah! ma mère. (Un temps.) Alors, comtesse, il faudra faire venir la pauvre enfant qui ne sait même pas de quelle lutte elle est l'objet et lui dire : Anna, tes parents étaient mes esclaves, après leur mort je t'ai recueillie, parce que mes chiens, mes chats, mes perroquets et mes vieilles filles ne me suffisaient plus. J'ai élevé tes sentiments en te donnant une éducation au-dessus de ta naissance; à toi maintenant de me payer les intérêts de mes avances! Sois la maîtresse de mon fils!... Ah! ma mère, (Avec énergie.) plutôt que d'être de moitié dans une pareille action... j'aimerais mieux...

LA COMTESSE.

Quoi?

WLADIMIR.

Faire ce que je ferai.

LA COMTESSE.

Et que feras-tu?

WLADIMIR.

Vous savez qu'un Danicheff n'a jamais manqué à sa parole!

LA COMTESSE.

Eh bien?

WLADIMIR.

Eh bien! Sur mon nom de Danicheff je jure que si je n'épouse pas Anna Ivanowna, à la première escarmouche, je me fais tuer.

LA COMTESSE.

Malheureux! Toi mon fils, toi le dernier, toi le seul Danicheff!... car mon imbécile de neveu ne compte pas, et puis ce n'est pas mon fils, toi, mourir, jamais de mon vivant du moins, après tu verras.

WLADIMIR.

Vous fléchissez, ma mère bien-aimée!

LA COMTESSE.

Oui, je me rends, j'accède à ta demande.

WLADIMIR, vivement.

Ma mère, dites-vous vrai?

LA COMTESSE, arrêtant son élan.

Ne te presse pas trop de me remercier. Je mets à mon consentement de certaines conditions.

WLADIMIR.

Oh! j'y souscris d'avance.

LA COMTESSE, après un silence.

D'abord, tu partiras ce soir, comme il a été convenu, et personne, entends-tu, personne ne doit savoir le sujet de notre long entretien.

WLADIMIR.

Eh quoi! ma mère! pas même celle qui serait si heureuse d'avoir quelque espoir?

LA COMTESSE, vivement.

Comment, quelque espoir? en aurait-elle déjà?

WLADIMIR.

Oh! non! Tout me dit qu'elle m'aime, et cependant jamais elle n'a osé me le faire entendre.

LA COMTESSE, demi-voix.

C'est heureux! (Haut.) Eh bien! que cet entretien soit

secret, surtout pour elle; si tu parles je me ravise. Cet hiver tu devras fréquenter le monde, beaucoup, aller au bal, voir de jolies femmes. (*Mouvement du comte.*) Je t'ordonne de faire des folies ; tu dois me promettre en un mot que tu feras tout ton possible pour devenir amoureux ailleurs. Tu verras, en y mettant un peu de bonne volonté, que ce n'est pas si difficile.

WLADIMIR.

Je vous promets tout ce que vous voudrez, ma mère, d'autant plus volontiers que je suis sûr de moi.

LA COMTESSE.

Tu sais que c'est plus qu'une promesse que j'exige, c'est un serment; comprends donc bien à quoi tu t'engages.

WLADIMIR.

Ce serment, je le fais.

LA COMTESSE, *gravement.*

Je le reçois. Je continue donc : Si malgré tous tes efforts, tu ne parvenais pas à oublier cette déesse de basse-cour...

WLADIMIR.

Oh! ma mère!

LA COMTESSE.

Eh bien! eh bien! faut-il que je la traite déjà en comtesse?

WLADIMIR.

Du moins vous serez bonne pour elle, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, *continuant.*

Je disais donc, que si aucun incident dépendant de ta volonté n'est survenu, que si, malgré tous tes efforts, (*En appuyant sur ces mots.*) tu me comprends, tu ne peux te

guérir de cette sotte passion, alors, tu demanderas un congé et tu viendras toi-même, dans un an, date pour date, me rappeler ma promesse.

WLADIMIR.

Ah! ma mère, je ne vous ai jamais tant aimée! Vrai! je voudrais déjà être parti.

LA COMTESSE.

Pourquoi es-tu venu?... Oh! les hommes! oh! les fils!... Allons, va faire tes préparatifs, va, et ne me remercie pas... non, ne me remercie pas.

Wladimir sort au fond en envoyant un baiser à sa mère.

## SCÈNE VII

LA COMTESSE seule, allant à gauche.

Ouf! quelle séance!

Pendant cette dernière scène Anfissa a montré sa tête, porte à droite.

## SCÈNE VIII

LA COMTESSE, ANFISSA, entrant.

ANFISSA.

Puis-je entrer, ma bienfaitrice? La confession est-elle achevée?

LA COMTESSE.

Que me veux-tu encore?

ANFISSA, doucement, les cartes à la main.

Eh bien! avaient-elles raison, mes chéries? Oui, elles

ne se trompent jamais. Le mariage de notre cher seigneur comble-t-il les vœux de Votre Excellence? Pour quand sera-ce? Irez-vous à Pétersbourg? Verrai-je enfin cette nouvelle Babylone, ville de luxe et de perdition? Ce sera bien curieux à visiter.

LA COMTESSE, l'interrompant.

Assez de bavardage comme cela. Où as-tu pris que le comte m'ait parlé mariage?

ANFISSA.

Je sais tout, grâce à mes chéries, mais je ne dis rien, grâce à ma discrétion.

LA COMTESSE.

Tu sais tout, tu vois tout, grâce à tes yeux et à tes oreilles surtout, mais quant à ne rien dire, c'est autre chose; toutefois, je te défends expressément de répéter un mot de ma conversation avec mon fils, si tu as été assez malavisée pour écouter aux portes. Souviens-toi qu'à la première indiscrétion, tu vas finir tes jours dans ton château de cartes, avec tes vingt-deux âmes, dont la tienne n'est ni la plus belle, ni la plus jeune.

ANFISSA, baisant le bas de sa robe.

Madame la comtesse sait que je suis muette comme une tombe.

LA COMTESSE.

Qu'on a oublié de fermer.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, IVANE, ANNA, MARINNA.

LA COMTESSE, à Ivane.

A-t-on fait prévenir le père André et la livrée pour les adieux ?

IVANE.

Oui, Votre Excellence ; (Voyant entrer André du fond.) voici le révérendissime et les gens.

## SCÈNE X

LES MÊMES, LE POPE ANDRÉ, et LA FIGURATION, puis après tout le monde, WLADIMIR, du fond, OSIP et NIKIFOR, tenant en laisse un grand lévrier russe, viennent de gauche, puis PAUL.

LE POPE.

Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, madame la comtesse. Votre santé est-elle toujours bonne, grâce à nos indignes prières ? Wladimir Alexandrowitch nous laisse de nouveau orphelins. Pétersbourg l'attire donc bien qu'il ne veut pas nous consacrer encore quelques semaines.

LA COMTESSE.

Le comte ne peut rester plus longtemps ; son service le réclame. Mon père ; vous direz les prières habituelles pour l'heureux voyage de notre fils bien-aimé. (A Paul, qui est entré.) Ah ! te voilà, Paul, tu arrives juste à temps pour embrasser Wladimir ; il part tout de suite.

PAUL.

Comment ! déjà ?

WLADIMIR, à Osip.

Sois tranquille, mon ami, tu n'épouseras pas la brodeuse.

OSIP.

Merci, maître, vous ètes toujours mon bienfaiteur.

Wladimir continue ses adieux.

MARINNA, à Anfissa.

A-t-il une belle tête, cet Osip !

ANFISSA.

Ne m'en parlez pas, c'est le Benjamin du comte, il a tout ce qu'il veut.

Paul s'est mis à causer avec la comtesse.

LA COMTESSE, à Paul.

Plus tard, plus tard ! (A Wladimir.) Mon fils, il faut partir. (Sèchement, l'ayant vu aller vers Anna.) J'avais d'abord l'intention de t'accompagner jusqu'à la grande route, mais, me sentant un peu lasse, je te fais mes adieux ici.

PAUL, à Anna.

La chère douairière me paraît bien pressée de renvoyer son illustre rejeton.

LA COMTESSE.

Nikifor, viens ici.

Nikifor en militaire, tenant toujours le chien en laisse.

NIKIFOR.

Aux ordres de Votre Excellence.

LA COMTESSE.

Je te recommande de veiller sur le comte avec tes deux yeux, de le servir comme si c'était moi-même, de

ne pas te griser, — à la moindre maladie, de me prévenir par estafette. Mes grâces et ma bienveillance sont à ce prix, sinon gare à toi.

Nikifor s'incline.

WLADIMIR, qui a fini ses adieux.

Adieu, ma mère, aimez-moi bien, n'oubliez pas votre fils.

LA COMTESSE.

Et toi n'oublie pas ta promesse. (Elle le bénit.) Puisse Dieu t'accorder toutes les grâces que je lui demande pour toi. (A Ivane.) Ivane, l'équipage de Wladimir Alexandrowitch est-il prêt? Y as-tu mis du vin, des provisions, le samovar?

IVANE.

Oui, Votre Excellence, la troïka est déjà avancée.

Anna contient ses larmes. — Le comte s'approche d'elle.

WLADIMIR, vivement. avec mystère.

Courage !

ANNA, à mi-voix.

Adieu, soyez heureux ! !

PAUL, regardant Anna.

Tiens ! tiens ! tiens ! !

LA COMTESSE.

Assez de larmes ! Si cela continue je vais m'attendrir aussi, et, en vérité, pour qu'on pleure autant, ce n'est pas encore mon enterrement. (Au comte.) Reçois la bénédiction du père André.

LE POPE.

Que votre patron, notre grand saint Wladimir, vous seconde pendant votre long voyage, partez en paix et que votre ange gardien vous accompagne.

LA COMTESSE.

Après le départ du comte, venez prendre votre thé avec moi, mon père, j'aurai à vous parler.

LE POPE.

Passé, présent, avenir, toujours votre très humble serviteur, madame la comtesse.

Marinna et Anfissa arrivent près de Wladimir et l'embrassent chacune trois fois.

ANFISSA et MARINNA, ensemble.

Tu nous abandonnes, notre aigle blanc, tu nous laisses pauvres orphelines. Adieu, notre bonheur, adieu, notre joie! Puisse le bon Dieu te rendre le chemin sans cahots! Nous sommes tes esclaves dévouées.

MARINNA.

N'oublie pas ton portrait. Tu es si beau que je prierai dessus.

ANFISSA.

Pense à mon étui à cartes.

LA COMTESSE.

Venez, mon fils.

Elle sort par le fond avec son fils derrière eux, André, Paul, les deux vieilles, les moujiks, Osip le dernier.

NIKIFOR, redescendant vers Anna, qui arrive vivement, prend la tête du chien et l'embrasse.

Bonne Anna Ivanowna, c'est pour Wladimir Alexandrowitch toutes ces caresses, soyez sans crainte, nous parlerons de vous bien souvent.

ANNA.

Tu es bon, Nikifor! et je te remercie.

La comtesse, suivie des deux vieilles, rentre du fond et va à la terrasse. Anna s'éloigne vers la droite.

NIKIFOR.

Va, sois tranquille, ce n'est pas Nikifor qui te nuira jamais dans l'esprit du maître.

WLADIMIR, en dehors.

Nikifor!... Où es-tu donc, Nikifor?

NIKIFOR, remontant.

Je disais adieu au perroquet, mon capitaine, me voici.

Il sort par le fond.

## SCÈNE XI

ANNA, LA COMTESSE, venant de la terrasse avec MARINNA et ANFISSA,

LA COMTESSE, d'une voix ferme.

Maintenant, Anna, prépare tout pour écrire et viens tenir la plume, là, près de moi, sur la table.

Elle s'installe dans son fauteuil à droite

ANNA.

Je suis prête.

LA COMTESSE.

Allons, pas d'enfantillage.

ANNA.

Si j'ai pleuré au départ de Wladimir Alexandrowitch, c'est que lui, si parfaitement bon, si généreux, prenait toujours ma défense ; que les bontés que vous avez eues pour moi ont fait bien des jaloux, et que maintenant, lui parti, j'ai peur que les méchants propos n'agissent sur votre esprit et que vous ne changiez à mon égard. Déjà, aujourd'hui, j'ai bien senti que vous n'étiez pas la

même pour moi, chère marraine! Qu'ai-je donc fait pour vous déplaire? Apprenez-moi mes torts, je veux faire tout au monde pour les réparer.

LA COMTESSE.

Tu es une enfant; tu n'as rien fait que je sache; si tu m'as trouvée moins affectueuse que de coutume, c'est que j'étais préoccupée, malheureuse du départ de mon fils. (Lui secouant le menton du doigt.) Allons, souriez, petite sotte... — Non? (S'étendant dans un fauteuil.) Mais si je connais bien le cœur humain, ta tristesse demande une autre consolation que mes bontés... Écris, voyons. (Elle dicte.) Mets d'abord en gros caractères : « *Acte d'affranchissement du cocher Osip.* » (Parlant.) Comment déjà son autre nom, le sais-tu?

ANFISSA.

Mikaëloff, Mikaëloff, Excellence.

MARINNA.

Il est Osip Mikaëloff, bienfaitrice adorée.

LA COMTESSE.

C'est bien. (A Anna.) Mets donc : du cocher Osip Mikaëloff. Bien, continue : « Le susdit Osip, mon serf légal et » sujet âgé de vingt-cinq ans, en récompense du zèle » constant et du dévouement que tous les membres de » sa famille ont toujours porté à la mienne, et surtout » parce que telle est notre volonté, obtient de mon plein » gré dès aujourd'hui et une fois pour toutes, pleine et » entière liberté. »

ANNA, vivement.

Osip! se peut-il? sera-t-il heureux... Vous êtes vraiment grande, madame la comtesse.

ANFISSA.

Encore pour Osip!! Je vous disais bien, Marinna Phi-

lippiewna, qu'il a de la corde de pendu dans ses poches.

MARINNA.

Oui, il est né en chemise, comme on dit ; il est aussi heureux que beau !

LA COMTESSE.

Continue, continue. (Dictant.) « Par cet acte, Osip Mi-
» kaëloff est affranchi à tout jamais de la qualité de mon
» serf, de mon féal sujet et esclave, sans aucune rede-
» vance à moi ou à mes descendants et héritiers. En foi
» de quoi je signe le présent acte et y appose le sceau
» de mes armes. » (Parlé.) Là, c'est bien, laisse une place pour ma signature et pour le cachet, puis, mets plus bas : (Dictant.) « Fait en mon château de Schava, gouver-
» nement de Nijni-Novogorod, le 17 octobre 1851. » (A Anfissa et à Marinna.) Une bougie, de la cire, mon grand cachet sur l'étagère à droite. Et toi, Anna, donne que je signe. (Elle signe.) C'est fait ; va maintenant appeler Ivane.

ANFISSA, rentrant.

Voici la bougie... je l'ai allumée.

LA COMTESSE.

Tu as eu cette inspiration?

MARINNA.

Voici, Excellence, la cire et le cachet.

La comtesse appose le sceau.

## SCÈNE XII

### Les Mêmes, PAUL.

PAUL.

Wladimir est déjà loin, ma tante, je l'ai vu tourner la montée, je vous apporte encore un dernier adieu.

ANFISSA.

Alors tout va bien, bienfaitrice adorée, très bien, fort bien.

LA COMTESSE, pliant le papier.

Qu'il arrive seulement sain et sauf... Et maintenant ne perdons pas une minute.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, IVANE, de gauche.

IVANE.

Votre Excellence...

LA COMTESSE.

Ah! c'est toi, Ivane, écoute: décidément j'ai changé d'avis, je me rends à ton conseil.

IVANE.

Votre Excellence me comble.

LA COMTESSE.

Je les ai regardés tantôt tous les deux, et je trouve qu'à la rigueur ils ne vont pas mal ensemble. Je t'autorise donc à dire au cuisinier Nikita et à la brodeuse Olga, qu'à la demande de mon fils je consens à leur mariage.

IVANE.

Vous faites deux heureux... Excellence... Alors avec qui, oserai-je vous demander, marierons-nous le jeune cocher ?

LA COMTESSE.

Envoie-le moi.

Ivane sort à gauche.

IVANE, en sortant.

Il est là. Il venait supplier Votre Excellence.

PAUL.

Vous commencez vos mariages d'automne.

LA COMTESSE.

Oui.

MARINNA, à Anfissa.

Comme elle est agitée !

ANFISSA.

Je crois que je devine, moi, mais taisez-vous ! Bonté du ciel ! ! que dira le jeune maître si je ne me trompe pas ?

## SCÈNE XIV

Les Mêmes, ANNA, IVANE, OSIP.

IVANE.

Voici Osip.

OSIP.

Je remercie humblement Votre Excellence.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas de remerciements à recevoir ; si je t'ai dispensé d'Olga, c'est que je te destine une autre fiancée.

MARINNA, à Anfissa.

Si c'était donc moi, mon pigeon ?

OSIP, surpris.

Une autre, Excellence, et qui donc ?

LA COMTESSE, montrant Anna.

Mais, elle, parbleu.

OSIP.

Anna Ivanowna ?

ANNA, s'avançant vivement.

Moi ?

LA COMTESSE, doucereusement.

Oui, toi... Tu es nerveuse, tu pleures sans raison, j'ai dû chercher un remède, ma mignonne !... Et j'ai pensé que le mariage...

ANNA, tremblante.

Vous voulez plaisanter, marraine. (Mouvement de la comtesse.) Oh ! je vois bien que j'ai démérité de votre bienveillance.

LA COMTESSE, lui touchant la joue.

Pas du tout, je t'aime toujours, tu seras heureuse, je sais à qui je te donne ; c'est un bon sujet... et ce qui ne gâte rien, un très beau garçon !

MARINNA.

Ça, c'est vrai.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, LE POPE ANDRÉ, au fond PAUL.

LE POPE ANDRÉ.

Vous me demandez, Excellence ?

LA COMTESSE.

Oui, mon père. Voici une jeune personne qui a le plus vif désir de se marier. Elle a même tout fait pour deve-

nir comtesse ; mais elle a oublié de prendre mon avis, d'autant plus nécessaire que j'avais formé d'autres projets ! Osip, dans une demi-heure tu épouses Anna ! J'espère que je te comble.

ANNA, terrifiée, s'avançant.

Ah ! pas encore, pas encore !

LA COMTESSE, allant à elle.

Est-ce que tu es de celles dont on fait des brus pour des mères comme moi ? Une fois que tu seras la femme du cocher de mon fils, je serai tranquille, mais je ne suis sûre que de ce moyen-là, je le prends.

ANNA, suppliante.

Vous voulez donc que je meure ?

LA COMTESSE.

Tu peux choisir : cela te regarde.

LE POPE ANDRÉ, humble.

Madame la comtesse, pour un mariage il faut consentement mutuel... et il me semble, sauf le respect que je vous dois, que rien que de ce côté, (Il montre Anna.) nous aurons un rude refus à combattre.

ANNA, courant au père.

Je ne veux pas me marier, je ne veux pas me marier.

LA COMTESSE.

Il est temps.

ANNA.

Pas aujourd'hui du moins.

LA COMTESSE.

Au contraire, tout à l'heure. Tu t'y feras. Tu as eu un peu de bon temps ; retourne maintenant à ceux au milieu desquels j'ai eu tort de te prendre. Je t'ai promis mes émeraudes, tu les auras.

ANNA, tombant à genoux.

Si j'ai fait mal, pardon, pourquoi me marier ?

LA COMTESSE, la relevant.

Va t'habiller.

ANNA.

Grâce !

LA COMTESSE.

Va t'habiller, te dis-je.

ANNA.

Grâce, marraine! grâce!

La comtesse fait signe aux vieilles qui emmènent Anna.

LA COMTESSE, à André.

Tu vois, mon père, comme toute jeune fille elle pleure sans savoir pourquoi. Avant d'y mordre, la pomme lui paraît aigre; elle la trouvera douce après. (Riant.) Elle s'y fera, je t'assure. Que ta conscience soit donc tranquille; je prends le péché sur moi. (Mouvement du père.) J'ai dit, mon père, je ne vous retiens plus.

Il s'incline et entre dans l'oratoire.

## SCÈNE XVI

### LA COMTESSE, PAUL.

PAUL, malicieux, s'avançant.

Je crois comprendre, chère tante.

LA COMTESSE, ferme.

Et cette affaire terminée, nous parlerons des tiennes. Tu me réclames, je crois, une partie de forêt. Maintenant que tu es ruiné, il te semble que le partage a été mal fait et tu voudrais bien rattraper une centaine de mille rou-

bles. Eh bien! si tu te tais, si tu n'écris rien de tout ceci à personne, surtout à Wladimir, nous verrons.

PAUL.

Comme toujours, Excellence, ma tante vénérée, vous pouvez compter sur ma discrétion et mon dévouement.

LA COMTESSE.

Oui, oui, c'est bon, mais penses-y. (A Osip.) Tu m'as entendu, Osip. (Osip s'incline.) Je te considère comme un bon et fidèle serviteur... Aussi, je te donne pour femme mon Anna, ma chère filleule. Sauras-tu apprécier ce bienfait?

OSIP, avec une joie contenue, s'avançant.

C'est donc vrai?

LA COMTESSE.

Es-tu disposé à l'aimer?

OSIP.

Je l'aime déjà depuis longtemps. C'est pour cela que je ne voulais pas épouser Olga.

LA COMTESSE.

Cela tombe bien et je ne croyais pas si bien faire; mais comme je ne veux pas qu'elle épouse un serf, je te fais libre.

Une grande joie se peint sur les traits d'Osip.

OSIP.

Pour cela, soyez bénie!

LA COMTESSE.

C'est bon, c'est bon, vous quitterez Schava. Je te donne la surveillance de mon grand haras de Morozowitchi, tu sais, ma terre près de Moscou.

OSIP.

Que toutes les grâces divines descendent sur votre tête vénérée!

LA COMTESSE.

Anna, ta femme, recevra une pension de mille roubles... tous les ans.

OSIP.

Cet argent me sera sacré.

LA COMTESSE.

Et maintenant encore une dernière recommandation. (Après un temps et riant.) Ne me fais pas attendre le baptême, tu sais, c'est moi qui serai marraine.

PAUL, à part.

Oh! elle n'y va pas de main morte, la chère douairière; quand elle veut, elle veut bien. C'est à l'œuvre que devrait la voir mon ami Roger. Si les dentelles de crin étaient encore à la mode, elle en tresserait avec les cheveux de ses servantes.

Il rit.

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, ANNA, ANFISSA, MARINNA.

Elles entrent, Anna est en mariée.

ANFISSA.

Calme-toi, ma colombe, j'ai aussi pleuré quand on m'a mariée pour la première fois; ce qui n'empèche pas que j'ai encore pleuré davantage, lorsque, quarante ans plus tard, j'enterrai mon dernier mari.

MARINNA.

A ta place, doux ange, je ne pleurerais pas du tout.

ANNA.

Mais, Osip, je ne connais pas cet homme.

LA COMTESSE, *se levant.*

C'est juste; aussi, pendant que, pour te faire honneur, je vais me parer, je vous autorise à faire plus ample connaissance. (*Allant vers la droite. — Aux vieilles.*) Allons, venez, vieux lambris! laissons un peu nos fiancés.

*Elle sort.*

ANFISSA, *à Marinna.*

Que vont-ils se dire?

MARINNA, *avec un gros soupir.*

Est-elle heureuse!

*Elles sortent en courant.*

## SCÈNE XVIII

### OSIP, ANNA.

ANNA, *à part.*

Voyons, parlons-lui, c'est le dernier espoir qui me reste. (*Haut.*) Osip Mikaëlowitch, je sais que vous êtes bon, laissez-vous fléchir, prenez pitié d'une pauvre orpheline, ne m'épousez pas.

OSIP.

Est-ce que j'ose?

ANNA.

Je ne vous suis rien, Osip; dites à la comtesse que je vous déplais, que vous ne voulez pas de moi.

OSIP.

Je ne sais pas mentir!

ANNA.

Comment?

OSIP.

N'avez-vous donc jamais rencontré mon regard, et si humble et si discret qu'il fût, ne vous a-t-il pas dit mes sentiments pour vous?

ANNA, comme à elle-même.

Oh! mon malheur est donc plus grand que je ne pensais.

OSIP.

Pourquoi? Anna, je vous fais donc horreur?

ANNA.

Non, Osip, non; mais alors je ne parviendrai jamais à vous dissuader.

OSIP.

Mais quand même je le voudrais, à quoi cela vous mènerait-il? Pensez-vous que notre maîtresse se contenterait de mon refus?

ANNA.

Qui sait? Peut-être? Cela ferait toujours différer.

OSIP.

Oh! non, plus maintenant, elle y tient trop! Elle veut; pour que je vous épouse elle m'a même promis l'affranchissement.

ANNA.

Mais vous ne savez donc pas que le jeune maître m'aime, et que moi aussi...

OSIP.

Oui, parlez-moi de cela! Parce que vous avez été élevée par la comtesse, que vous avez grandi derrière son

fauteuil, dans les plis de sa jupe, que vous lisez des livres, que vous jouez du piano et parlez les langues des étrangers; parce que vous avez tous les goûts, toutes les idées des seigneurs, vous vous croyez des leurs? Erreur, ma pauvre enfant, ils pensent autrement. Ils n'oublient jamais que nous autres serfs, nous sommes leur chose et que nous leur appartenons. Aussi voilà pourquoi je vous dis : épousez-moi, nous serons libres tous les deux et alors nous pourrons avoir droit à notre place au soleil.

ANNA, ébranlée.

Mais, Osip, je ne vous aime pas, j'en aime un autre.

OSIP, tristement.

Hélas! je le sais!

ANNA, vivement.

Alors, vous qui êtes honnête et fier, vous ne voudrez pas d'une femme qui aime un autre homme. (Un temps.) Vous oubliez donc la reconnaissance que vous devez à Wladimir Alexandrowitch?

OSIP.

Je ne l'oublierai jamais.

ANNA.

Prouvez-le lui donc.

OSIP.

Non, pas ainsi.

ANNA.

Mais vous êtes religieux, Osip, et un mariage sans amour, c'est un acte contre la volonté de Dieu!

OSIP.

Je le sais. Mais il y a aussi des sacrifices que Dieu permet, qu'il approuve et qu'il récompense. Voyons, espériez-vous donc épouser notre jeune maître?

ANNA.

Oh! non, jamais ; mais j'espérais rester tout simplement Anna.

OSIP.

Mais si la comtesse t'eût donnée à Wladimir, tu aurais été bien heureuse?

ANNA.

Certes.

OSIP.

Juge donc de mon bonheur quand moi, qui n'espérais pas non plus pouvoir être ton époux, je te reçois de sa main! Et si je te refuse elle te donnera à quelque autre valet moins scrupuleux, moins honnête, moins pieux, moins fier, moins reconnaissant que moi. Que feras-tu alors? Et pourquoi, entre deux maux inévitables, ne remercies-tu pas Dieu de t'envoyer le moindre?

ANNA.

Que dois-je comprendre?

OSIP, simplement.

Que je t'aime, voilà tout.

## SCÈNE XIX

ANFISSA, MARINNA, OSIP, ANNA, IVANE, puis LA COMTESSE et ANDRÉ.

IVANE, à Paul.

Intercédez, Pavel Pavlowitch ; notre jeune maître vous en sera si reconnaissant.

PAUL.

Impossible ; tu connais le caractère de la comtesse.

(Bas.) Et quant à Wladimir, c'est peut-être mon intérêt qu'il en veuille à sa mère.

Entrée générale.

ANDRÉ, venant de l'oratoire.

Voici Son Excellence.

IVANE, au père André.

C'est donc tout de suite ?

La comtesse parée arrive de droite, examine tout.

LA COMTESSE.

Allons, procédons !

André, suivi de son clerc qui lui donne le grand livre, s'assied au-dessus de la table, le clerc se tient à gauche, les deux vieilles au-dessus. — La comtesse assise dans le fauteuil à gauche. — Paul est allé à l'extrême droite, Osip au-dessus de lui. Quand il a répondu à André, Ivane se tient au fond à gauche, tous les moujiks sont derrière lui.

ANDRÉ, à Osip.

Approche, mon ami. Comment te nommes-tu ?

OSIP, s'approchant.

Osip, fils de Mikaëlowitch.

ANDRÉ.

Ton âge?

OSIP.

Vingt-cinq ans.

ANDRÉ.

Es-tu garçon, marié, ou veuf?

OSIP.

Je suis garçon.

Les questions et les réponses se font presque en même temps.

ANDRÉ, qui a tout écrit.

C'est bien... A votre tour, Anna Ivanowna.

Elle s'approche, implore plusieurs fois silencieusement la comtesse qui se détourne; alors Anna se jette sur les mains du prêtre en sanglotant.

ANNA.

Mon père, mon père, pitié!

ANDRÉ, attendri.

Voyons, ne pleurez pas.

ANNA.

Mon bon père!

ANDRÉ, ému.

Vous n'avez pas besoin de répondre, je vous connais bien sans cela, Anna Ivanowna; j'inscris, voyez, j'inscris.

IVANE, dans un coin à voix basse.

La pauvre! la pauvre!

PAUL, à part.

Elle est vraiment jolie ainsi. Wladimir aura du mal à se consoler.

ANDRÉ, ayant fini d'écrire pendant l'aparté de Paul, prend le livre et lit.

« Ce 17 octobre 1851, à quatre heures du soir, dans le livre des actes civils de la paroisse de Schava, église de Saint-Nicolas, a été inscrit le mariage entre les nommés Osip Mikaëloff, serf de Son Excellence madame la comtesse Kathérina Danicheff. »

LA COMTESSE, se levant, l'interrompant.

Mettez serf affranchi, mon père. Tiens, Osip, voici ton acte d'affranchissement. (Elle lui donne l'acte, Osip lui baise la main.) Continuez, mon père...

ANDRÉ, lisant.

« Et Anna Ivanowna, pareille sujette de ladite comtesse. »

LA COMTESSE.

Ajoutez : et pareillement affranchie ; ce que j'ai fait pour l'un, je veux le faire pour l'autre.

ANDRÉ, *reprenant.*

« Les deux parties contractantes réunissant les conditions voulues, toutes deux libres et non mariées jusqu'à cette heure. En foi de quoi, nous avons signé cet acte devant les deux témoins exigés par les lois. » Veuillez signer. (*Osip s'approche, à Ivane.*) Vous d'abord. (*Ivane signe, puis le clerc et Osip, en dernier lieu Anna. — Le père André se lève et va vers l'oratoire, suivi de son clerc. — Au fond.*) Venez, mes enfants, demander avec moi les bénédictions du Tout-Puissant.

*Il sort, tout le monde le suit. La comtesse et Paul les derniers.*

LA COMTESSE.

Et maintenant, monsieur le comte Danicheff, revenez quand il vous plaira.

PAUL, *offrant son bras.*

Ma chère tante.

---

# ACTE DEUXIÈME

A Moscou, quatre mois après le premier acte. — Chez la princesse Walanoff. — Le décor représente une serre-salon, jardin d'hiver. — La scène est divisée de telle façon que le devant est chambre et le fond jardin avec de riches plantes exotiques, de sorte que l'on peut aller et venir dans l'une et l'autre pièce et entrer dans la coulisse à volonté. — Meubles dorés et capitonnés. Grande élégance, grand confort, grand luxe. — Porte à droite; a gauche, grande porte ouverte menant dans la chambre de toilette de la princesse. — Sur le devant et à côté de la porte, une belle cheminée en marbre blanc avec une chute d'eau faisant écran, de telle façon qu'on voit le feu derrière une nappe d'eau.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE DOZEN et TALDÉ au milieu de la scène sur un pouf, NATHALIE et LINDER assis près du piano, MADAME GERMAIN préparant le thé au fond, LE DOCTEUR KOUREFF dort près de la cheminée dans un fauteuil.

TALDÉ, debout.

Voyons, entre nous, baronne, qu'est-ce que c'est que la princesse Walanoff?

LA BARONNE, assise.

C'est la princesse Lydia Walanoff, fille du prince Walanoff, comme je suis la baronne Dozen, femme du

baron Dozen, comme cette jeune fille qui déchiffre au piano est Nathalie Virenski, comme M. Linder qui fait de la musique avec elle, est M. Linder un musicien allemand, comme M. Koureff, qui dort là-bas, est le docteur Koureff, comme madame Germain qui prépare le thé est madame Germain, la gouvernante française qui a élevé la princesse Lydia; — enfin comme vous êtes monsieur de Taldé, attaché d'ambassade par profession, touriste par hasard, et curieux par nature et même par nationalité.

TALDÉ.

Ce n'est pas cela que je vous demande, baronne, cela, je le sais aussi bien que vous.

LA BARONNE.

C'est pourtant tout ce que je veux vous dire. Le Français né malin qui a créé le vaudeville, quand il voyage dans un pays comme le nôtre, ne doit pas demander de renseignements. Il doit chercher, surprendre, voir, deviner. Ce n'est pas à nous, Russes, à donner des notes sur nous-mêmes; nous en dirions trop de bien ou trop de mal. Ayez des points de repère, partez d'une observation, tirez des conséquences : ce n'est pourtant pas difficile. La princesse est jeune et jolie, vous savez bien ce que c'est qu'une femme jeune et jolie, dans tous les pays du monde. Elle n'a pas voulu jusqu'à présent enchaîner sa liberté; elle a eu bien raison puisqu'elle n'aimait personne et que son père qui l'adore lui laisse faire tout ce qu'elle veut. Elle est coquette, c'est bien naturel. Tout le monde lui fait la cour, c'est bien juste. Elle n'est pas aussi riche qu'elle paraît, tant pis ; le gouverneur général fait de nombreux cadeaux à son père, tant mieux ; les mauvaises langues disent que c'est à cause de sa fille ; les autres, plus nombreux, assurent qu'il n'y a là qu'une compensation offerte par un vieux compagnon d'armes millionnaire à un ami moins bien traité par la

fortune; choisissez. (Elle se lève.) Le gouverneur général vient souvent ici, mais sa femme l'y accompagne ; il aime cette jeune fille, sa femme aussi l'aime ; il a passé soixante ans ; c'est donc paternel ; enfin je viens dans la maison, moi, donc je trouve qu'on peut y venir ; et comme je ne suis pas la première venue, c'est une garantie, même pour un Français curieux et moral comme doit être un attaché d'ambassade. Comment ne vous êtes-vous pas dit tout cela? C'était pourtant bien simple.

TALDÉ.

Alors Wladimir Danicheff, qui vient tous les jours ici et qui est d'une des meilleures familles de la Russie, peut épouser Lydia Walanoff.

LA BARONNE.

S'il l'aime, et si elle l'aime, pourquoi pas?

TALDÉ.

Lui donneriez-vous votre fils si vous en aviez un?

LA BARONNE.

Je ne sais pas ce que je ferais, si j'avais l'âge où l'on a un fils à marier.

TALDÉ.

Baronne, vous êtes plus forte que moi...

LA BARONNE.

Êtes-vous sûr que c'est un compliment que vous me faites là ? (A Lydia qui entre.) Arrivez donc, ma belle, nous commencions à nous ennuyer sans vous.

TALDÉ.

Surtout madame.

Lydia entre, Nathalie vient l'embrasser, K-ureff se réveille, vient baiser le bas de la robe de la princesse et retourne dormir. Elle va s'asseoir au milieu sur le pouf.

## SCÈNE II

### Les Mêmes, LYDIA, puis LE PRINCE et ZAKAROFF

LYDIA.

Mille pardons de n'avoir pas été là pour vous recevoir, vous m'excuserez, n'est-ce pas? J'arrive de chez le gouverneur général où l'on prépare la grande fête, je n'ai pas perdu une minute et je suis morte de fatigue.

S'assied.

NATHALIE.

Sera-ce beau?

LYDIA.

Superbe!

NATHALIE.

Vous nous conterez cela.

TALDÉ

Et le prince, où est-il?

LYDIA.

Il était là, il m'accompagnait, mais il a rencontré dans l'antichambre ce drôle de Zakaroff. (Appelant.) Germain!

MADAME GE MAIN.

Vous désirez, princesse?

LYDIA.

Dites à Zakaroff qu'il peut entrer. Je ne veux pas que mon père le congédie sans que je lui aie parlé. Vous faisiez de la musique?

NATHALIE.

Oui.

LYDIA.

Cette musique est de vous, Linder?

LINDER, se levant.

Oui, princesse.

LYDIA.

Elle m'a paru charmante. (Linder va au piano.) Vous nous la jouerez tout à l'heure.

LINDER, saluant.

Oui, princesse.

LE PRINCE, entrant de gauche, arrive en chantonnant, suivi de Zakaroff qui reste sur la porte.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe...

LA BARONNE.

Ce doit être surtout la jambe que vous regrettez, mon prince.

LE PRINCE, la regardant sans la reconnaître.

Oui!... c'est surtout la jambe...

LYDIA.

Je pense, papa, que tu ne reconnais pas la baronne Dozen?

LE PRINCE.

Si fait, si fait. Qui ne reconnaîtrait pas la belle baronne Dozen? Et comment va Karl, votre mari?

LA BARONNE.

Vous me confondez avec ma belle-sœur, mon prince.

LE PRINCE.

Ah! c'est pardieu vrai, pardon!

LYDIA, à Zakaroff.

Entre, Zakaroff.

TALDÉ.

A quoi avez-vous employé votre après-midi d'aujourd'hui? Est-ce que vous avez patiné?

LYDIA.

Comme une folle.

TALDÉ.

Pourquoi ne m'avez-vous pas invité, princesse.

LYDIA.

Vous ne savez pas patiner. Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui ne patine pas?

TALDÉ.

C'est un homme qui regarde.

LYDIA.

Eh bien, regardez ici. Vous aurez plus chaud que là-bas ; j'aurais eu trop peur que vous vous enrhumiez. Je ne veux pas me brouiller avec la diplomatie.

TALDÉ.

Vous la remplaceriez si bien à vous toute seule.

LYDIA.

Je le crois, surtout la vôtre. Approche, Zakaroff.

*Zakaroff s'approche d'elle.*

ZAKAROFF.

Daignez permettre, Excellence, à un vieux chien fidèle de baiser vos mains vénérées.

LA BARONNE.

Ah! te voilà, je ne te voyais pas. Bonjour, bonjour.

Combien de millions as-tu forgés depuis que je ne t'ai vu ?

ZAKAROFF.

Ah! Excellence bien-aimée, les affaires vont mal, le peuple est dépravé, plus de discipline, plus de subordination, chacun fait ce qu'il veut. Peut-il être question de forger des millions quand on parvient à peine à joindre les deux bouts.

LYDIA.

Tu te plains toujours.

ZAKAROFF.

C'est qu'il y a de quoi, notre reine. La religion se perd, le peuple ne va plus dans nos saintes églises. (Continuant, il est éloigné du prince qui rit et cause avec Taldé.) Si notre père le czar n'y met bon ordre, nous verrons bientôt, que Dieu nous préserve, de jolies choses. (Parlant aux dames.) Nous verrons que nos moujiks voudront devenir à leur tour seigneurs et maîtres. (Le prince et Taldé se rapprochent du groupe.) L'administration est devenue trop faible.

LE PRINCE, jouant le sévère.

Hein? Quoi? Tu te permets de critiquer le gouvernement maintenant!

ZAKAROFF, plat et avec un profond salut.

Qui, moi! Altesse! Un misérable chien! un ver rampant qu'en un clin d'œil ton auguste talon peut anéantir? Jamais!!! (Obséquieux.) Je dis seulement que notre père à tous, le czar blanc, est trop bon, que ses grands dignitaires imitent sa bonté, que sa noblesse n'est plus si fière, et que nos fils finiront par se croire vos pareils! Vous ne le voyez donc point?

LA BARONNE, au prince. — Haut.

Il ne divague pas déjà tant, prince!

LYDIA, à Taldé.

Écoutez, écoutez... puisque vous voyagez pour votre instruction.

TALDÉ, venant.

Je ne perds pas un mot.

ZAKAROFF, encouragé.

Je sais bien ce que je dis! Ne parle-t-on pas de nous permettre d'acheter vos biens mobiliers?

LA BARONNE, tressautant.

Il ne manquerait plus que cela!

LYDIA.

Je crois bien! Où en sommes-nous? presque débordés déjà par tous ces parvenus, rustres de la veille, millionnaires du lendemain, et roturiers de toujours.

TALDÉ, à la princesse.

Princesse, me direz-vous ce que c'est que celui-là?

LYDIA.

Qui? Zakaroff? (A Zakaroff.) Monsieur qui est Français me demande qui tu es? (Haut, pendant que Zakaroff s'inclinant salue Taldé.) C'est un de nos Fouquets modernes! C'est un simple paysan qui, étant tout bonnement cabaretier, proposa au gouvernement, il y a dix ans, un nouveau système de fermage des eaux-de-vie. Ce système fut appliqué à l'État et lui rapporte dix-sept millions de roubles par an de plus que l'ancien.

TALDÉ.

Mais c'est énorme, plus de soixante millions de francs!

LYDIA.

Et le plus joli, c'est que l'inventeur s'est fait avec cette idée une fortune colossale : on la chiffre à plus de trente millions.

ZAKAROFF.

On exagère beaucoup, Excellence...

LYDIA, appelant.

Germain, qu'on nous serve le thé dans la serre.

TALDÉ.

Trente millions de roubles?

LYDIA.

Toujours, sans doute.

TALDÉ, riant.

Brillante exception parmi les inventeurs! Eh! mais voilà un type original et une brillante connaissance à cultiver.

LYDIA.

Avant ses millions il était serf de ma mère, il m'a vue naître, je l'ai connu quand j'étais toute petite fille ; j'ai un faible pour lui.

ZAKAROFF.

Et à ton tour tu es une mère pour moi.

TALDÉ.

Il vous tutoie.

LYDIA.

Ici, c'est du respect.

TALDÉ.

Ah!

LYDIA.

Mais de la part des inférieurs seulement. (A Zakaroff.) Enfin, qu'est-ce que tu veux? car si tu viens, c'est que tu veux quelque chose?

ZAKAROFF.

Si je n'obtiens justice, Excellence, je suis un homme

ruiné ; ne me refuse pas ton puissant appui auprès du gouverneur général. (Hésitant et regardant Taldé.) Je voudrais te parler, mais...

LYDIA.

Eh bien?

ZAKAROFF.

Ce monsieur que je ne connais pas, comment le renvoyer?

LYDIA.

Je t'ai dit que monsieur est un Français, ça ne tire pas à conséquence : tu peux parler.

ZAKAROFF.

Voici. D'abord, si tu ne me viens pas en aide, je suis un homme perdu.

LYDIA.

On a sans doute de nouveau découvert que tu mets trop d'eau dans ton alcool comme la dernière fois?

ZAKAROFF.

Bêtises!... bêtises que tout cela, bienfaitrice adorée, simple calomnie, n'en crois pas un mot. Ce sont nos moujiks qui sont à présent si habitués à l'eau-de-vie, qu'elle ne les grise plus. Ils sont obligés d'en boire davantage, et alors ils assurent que j'y mets de l'eau. Bêtises que tout cela!!! La vérité la voici! Aux enchères dernières, j'ai pris en ferme les eaux-de-vie de cinq districts. (Changeant de ton.) Cher, belle Altesse, très-cher ! !! Tout va mal, c'est la fin du monde qui approche, les vieux le disent.

Reprenant son ton ordinaire après un gros soupir.

LYDIA.

Mais va donc.

ZAKAROFF.

Donc, alors, j'ai pris ces cinq districts, mais voilà-t-il pas que le sénat a eu la malheureuse idée de limiter le nombre des cabarets! Il trouve ça moral, moi je trouve ça ruineux; a-t-on jamais vu qu'on veuille empêcher un homme qui paie ses cinq bons petits millions annuels rubis sur l'ongle, d'administrer son bien comme il l'entend.

LYDIA

Si ton eau-de-vie est falsifiée, si elle fait mal aux pauvres diables qui la boivent, s'ils en boivent trop.

ZAKAROFF, *s'animant.*

Mais quand j'apporte mon argent on ne me rend pas un kopek, et l'on ne me dit pas : Zakaroff, soyez assez bon, reprenez ce million, nous en avons assez de quatre. (*S'animant de plus en plus.*) Alors comment se fait-il qu'on empèche ce même Zakaroff de débiter ses produits comme il l'entend, non, dis toi-même, princesse? Comment cela se fait-il? Alors, j'ai présenté une supplique au sénat, demandant la permission d'augmenter le nombre de mes cabarets de trois cent cinquante et un. Je voudrais ta protection et celle de ton auguste père, que Dieu nous garde!... et mon affaire est gagnée!... Car à qui puis-je m'adresser, sinon à notre bien-aimée mère Lydia Borisowna.

LYDIA.

C'est bien, je causerai de toi avec papa, mais ne compte pas trop sur lui, car on veut faire des réformes.

ZAKAROFF, *vivement.*

Qu'on fasse des réformes quand je n'y serai plus, quand mon bail sera expiré. Qu'est-ce que je demande? qu'on me permette de débiter de l'eau-de-vie après minuit et qu'on ne soit pas trop regardant, si les cabarets

sont ouverts les dimanches et fêtes pendant les messes; j'ai écrit tout cela. (Rentrée des dames venant de la serre.) Tu sais aussi, belle princesse, qu'on vend dans nos cabarets toutes sortes de friandises pour les femmes, entre autres les plus belles noisettes. Je t'en enverrai de magnifiques, de dures, de grosses, sans tache, tiens, comme celles-ci. (Il montre des boucles d'oreilles en perles.) Allons, n'oublie pas, trois cent cinquante-un cabarets, une noisette par cabaret, cela t'en ferait plus d'une livre, qu'en dis-tu? Et l'on pourrait s'en former un collier magnifique digne de ce cou de cygne, ma parole d'honneur!! pour le jour où tu te marieras et où tu épouseras le comte Wladimir Danicheff.

LYDIA.

De quoi parles-tu?

ZAKAROFF.

De ce que je sais! Nous avons besoin de savoir un peu de tout, nous autres, et nous le savons comme je sais que la mère du comte vient d'arriver tout à l'heure et qu'elle repose dans tes appartements en attendant qu'elle fasse à son fils la surprise d'apparaître ici tout à coup.

LYDIA.

Qui te renseigne ainsi?

ZAKAROFF.

Mon intérêt, Excellence. Je sais aussi que du jour où tu déclareras que tu épouses le beau Wladimir, le gouverneur en deviendra si triste, que j'aime mieux que tu m'aies recommandé avant, parce que tu auras peut-être moins de crédit après. Tu ferais donc bien de prendre tes précautions pour avoir le jour de ton mariage une fortune à toi, et ce jour-là, si tu as été bonne pour ton indigne serviteur Zakaroff, tu ne t'en repentiras pas.

LYDIA.

Peux-tu me donner tout de suite un bon de cent mille roubles sur la Banque?

ZAKAROFF.

Certainement.

LYDIA.

Donne.

ZAKAROFF, prenant le bon dans son portefeuille.

Le voici.

LYDIA, appelant.

Baronne!...

LA BARONNE, venant à gauche.

Que désirez-vous, chère amie?

LYDIA.

N'avez-vous pas fondé un couvent, tout dernièrement?

LA BARONNE.

Oui.

LYDIA.

Eh bien! voilà Zakaroff qui se repent d'avoir fait boire tant de mauvaise eau-de-vie aux moujiks et qui veut mettre un peu de sucre dans l'eau pure de vos religieuses; il vient de me donner cent mille roubles pour votre couvent; il demande en même temps au sénat de lui accorder trois cent cinquante-un cabarets en plus et de permettre qu'ils soient ouverts pendant les fêtes et les offices. Comme c'est en opposition avec son repentir, vous me ferez le plaisir de dire à votre mari, d'avoir l'œil sur lui, pour qu'on ne lui accorde rien de ce qu'il demande. Il a assez volé et il volera encore assez comme

cela. (Elle se lève et va à lui.) Et puis il a une police trop bien faite pour un simple fermier des eaux-de-vie. Là-dessus, Zakaroff, tu peux te retirer, et je te le conseille avant que Wladimir Danicheff n'arrive, car je n'aurais qu'un mot à lui dire pour que tes héritiers se réjouissent! Allons, va!

Elle va à la cheminée

ZAKAROFF, à part.

Mauvaise journée, deux femmes contre un homme, c'est trop!... Patience! patience! Ah! c'est ainsi qu'on me traite. Eh bien! tôt ou tard, j'aurai mon tour.

LA BARONNE, s'avançant.

Merci, Zakaroff, je vais faire prier pour toi; c'est le ciel qui va être étonné.

Tout le monde rit.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins ZAKAROFF, puis WLADIMIR et LA COMTESSE.

LYDIA, à part.

Il est en retard. (Appelant.) Germain!

MADAME GERMAIN, venant à elle.

Que désirez-vous?

LYDIA.

La comtesse repose?

MADAME GERMAIN.

Oui; elle dort même profondément.

LYDIA.

Dans le lit?

MADAME GERMAIN.

Non, tout habillée. Elle m'a dit de venir la réveiller dès que son fils sera entré.

LYDIA.

C'est bien. (Haut.) Je vous disais donc que la fête serait splendide et comme vous n'en voyez pas (A Taldé.) en France. Nous venons de faire la répétition générale. Nous voulons dépasser tout ce qui s'est fait dans ce genre, même à Pétersbourg. On nous appelle des provinciaux, on verra. Nous aurons une procession de toutes les différentes nationalités de l'empire, représentées par de véritables hommes des différents pays. De véritables Samoïèdes, pas plus grands que ça et affreux sur leurs traîneaux attelés de rennes; de véritables Lesghiens qui ont fait leur soumission, mais dont le moins terrible a coupé plus de vingt mains, car vous savez que le Lesghien à qui nous faisons une guerre incessante, coupe la main à son ennemi et l'accroche à sa porte; nous, nous lui coupons la tête et nous la plantons sur une pique au milieu du marché; c'est charmant, n'est-ce pas, cet échange de bons procédés?

NATHALIE, entrant.

Ah! madame! dites-nous ce qu'il y aura encore?

LYDIA.

Attendez!... Le soir, tout le lac sera éclairé par des soleils électriques, il y aura des bohémiennes et de véritables ours blancs et des feux de bengale... Mais à propos d'ours, monsieur de Taldé, on m'a parlé d'une histoire de chasse. Il paraît que vous avez été héroïque, — contez-nous cela.

LA BARONNE et NATHALIE.

Ah oui! monsieur de Taldé, contez-nous cela.

TALDÉ.

Ce n'est pas moi qui ai été héroïque, c'est le comte Wladimir Danicheff, et je profiterai de ce qu'il n'est pas encore arrivé pour vous raconter cette histoire dont sa modestie s'effaroucherait s'il était là, heureux si ce récit en vous parlant du héros peut vous faire oublier un instant qu'il n'est pas ici. (Il s'assied.) C'est une habitude dans votre pays quand un étranger arrive, qu'il est recommandé comme j'ai l'honneur de l'être et qu'on veut le bien recevoir, c'est une habitude de lui offrir de prendre part à une chasse à l'ours. — Nous autres Français, nous acceptons toujours, un peu par curiosité, beaucoup par orgueil. Des gens qui n'ont jamais chassé que le perdreau, le lièvre, quelquefois le sanglier, mais le plus souvent l'alouette, ne peuvent faire autrement que de prouver qu'ils peuvent chasser l'ours, et d'ailleurs avec des chasseurs comme les seigneurs russes, il n'y a rien à craindre. Il est certain qu'ils ne vous laisseront pas tuer puisqu'on est chez eux. Je fus donc invité à la chasse qui eut lieu il y a trois jours chez le comte Woronzoff. — L'ours était de belle taille et il avait déjà reçu trois ou quatre coups de feu dont il ne paraissait pas se soucier, car il continuait sa route en laissant sur la neige une longue traînée de sang, lorsqu'il passa à quarante pas de moi. Je lui envoyai un coup de fusil. Était-ce un ours qui voulait bien recevoir des balles de ses compatriotes mais qui ne voulait pas en recevoir d'un étranger, ou bien tout bonnement cette cinquième blessure lui agaça-t-elle plus les nerfs que les autres, toujours est-il qu'il s'arrêta brusquement et courut droit sur moi. Quand il fut à vingt-cinq pas, je lui envoyai mon second coup de fusil, mais au lieu de s'arrêter il s'avança plus rapidement encore.

LA BARONNE.

Et que fites-vous?

TALDÉ.

Eh! madame! je ne fis pas le malin, comme disent nos gamins de Paris, et je me sauvai avec conviction dans la direction où je croyais rencontrer les autres chasseurs! Mais à peine avais-je fait quelques enjambées dans la neige, que je mis le pied dans un trou et que je tombai. Instinctivement j'appelai Danicheff et je tirai le yatagan qu'on m'avait prêté en me retournant sur le dos par un mouvement plus rapide que la pensée. L'ours s'élança sur moi. Je pris mon yatagan à deux mains et je frappai à tort et à travers; mais l'animal avait son idée fixe qui était de dévorer un attaché d'ambassade. Mes forces s'épuisaient, le sang qui coulait des blessures de la bête m'aveuglait. Je sentais que c'en était fini, quand j'entendis crier : Taldé! J'eus la force de répondre : — Voilà! — Vous êtes dessous? — Oui. — Ne bougez plus. Pan! pan! deux détonations se succédèrent coup sur coup, et l'ours tomba dans mes bras en me faisant des excuses : il était mort. Je ne le regrette pas. C'était le comte Wladimir Danicheff qui m'avait sauvé la vie tout bonnement.

WLADIMIR, qui est entré sur la fin.

Et qui avait fait, bavard, ce que vous eussiez fait à sa place. Un Français qui lutte avec une bête fauve qui l'a pris par derrière, un Russe qui voit cela et qui tue la bête, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, et tant qu'il y aura des Français. des Russes et des bêtes fauves, espérons que ce sera comme ça.

Ils se serrent la main.

LYDIA, venant lui donner la main.

Alors, vous n'emporterez pas une mauvaise impression de notre pays?

TALDÉ.

Quand je serai retourné en France et qu'on me de-

mandera ce que je pense de la Russie, je dirai que les hommes sont braves et que les femmes sont belles.

LA BARONNE.

Ah! voilà bien les Français, ils se tirent d'affaire avec un madrigal. Eh bien, je vous somme maintenant, sans vous laisser influencer par l'histoire de l'ours, de nous dire très sincèrement ce que vous pensez de nous.

Les dames vont toutes s'asseoir.

TALDÉ, debout.

Histoire de l'ours à part et toute reconnaissance et toute flatterie mises de côté, je vous dirai qu'un Français ne peut vraiment comprendre votre pays qu'après l'avoir vu comme je le vois. Une scène de vos mœurs comme celle de ce Zakaroff qui vous paraît toute simple, jetée tout à coup au milieu des nôtres, ferait pousser des cris d'étonnement à nos compatriotes qui passent cependant pour bien intelligents. En attendant, ce qui me frappe et ce qui fait le charme de votre pays, ce sont ses contrastes... Vous êtes un mélange singulier des coutumes les plus anciennes et des idées les plus modernes, de la superstition la plus primitive et de la civilisation la plus avancée. C'est absolument comme ici, tenez! Dehors, vingt-cinq degrés de froid! ici, un coin des tropiques; dehors, la Sibérie, ici Sumatra ou Java! Dans la rue on voit des gens mis à la dernière mode de Paris ou de Londres, coudoyés par vos compatriotes les moujiks affublés de leurs pittoresques peaux de moutons, qui sont si sales qu'elles me rappellent mon ours, chaque fois que je les rencontre. Des voitures attelées dans le plus pur style anglais, des coupés on ne peut plus confortables, côtoient votre équipage national, le drojki, espèce d'instrument de torture oublié du moyen âge... Un fleuve sur lequel on se promène à cheval, des enseignes où on lit en gros caractères allemands ou français : « Vraie bou-

langerie russe. » Des églises sans nombre, un opéra national avec un répertoire italien; un théâtre de comédie avec un répertoire français; et enfin, pas de milieu, tout le monde noble ou esclave, Excellence ou rien!

LE PRINCE, se levant.

Bravo! très cher, bravo! Vous faites notre éloge, ces contrastes sont notre originalité, notre grand cachet; nous sommes, nous; et nous pouvons être vous... même chez vous?...

TALDÉ.

Même jusque dans nos boudoirs, n'est-ce pas?

LE PRINCE, riant.

Même jusque dans vos boudoirs!... Ah! charmant et très exact.

Rentrée de Linder et du docteur.

LA BARONNE, se levant.

Eh! il y a ma foi du vrai!

LE PRINCE.

Mais dans tout cela, mon cher, vous ne nous dites point ce que vous pensez des femmes.

LYDIA, gaiement, se levant.

Oui, oui, papa a raison, nous voulons savoir aussi comment vous nous jugez, n'est-ce pas, baronne?

TALDÉ.

Je l'ai déjà dit.

LYDIA.

Mais c'était une fadeur.

TALDÉ.

Mon Dieu, mesdames, la femme russe ne présente rien de particulier, il n'existe pas de nationalité pour les femmes, elles sont partout des femmes et cela suffit, c'est tout dire.

LYDIA.

Il veut absolument s'en tirer avec une sucrerie. Eh bien, moi, je parie que sur cette séduisante énigme qui s'appelle la femme, vous avez votre théorie toute faite.

TALDÉ.

Théorie, non, princesse, tout au plus mon petit point de vue à moi.

LYDIA.

Justement, dites vite, ça va nous amuser.

TALDÉ.

Ce n'est pas sûr, mais puisque vous le voulez, je commence. Moi je divise les femmes, — ou mieux — la femme, en deux catégories principales : celle de luxe, ou vraiment la femme, et celle de tous les jours, ou la... moitié du genre humain. L'une nous fait grand homme ou criminel, l'autre nous est indispensable pour le petit train-train de l'existence, pour laver nos enfants ou recoudre les boutons de nos chemises. L'une, quand elle aime un roi, s'appelle Cléopâtre ou Agnès Sorel ; quand elle règne elle-même, Sémiramis, Elisabeth ou Catherine le Grand ; si elle fait du patriotisme, Jeanne d'Arc ou Charlotte Corday ; si elle écrit, elle signe Sévigné, Staël ou George Sand : — monte-t-elle sur le théâtre, le public enthousiaste la rappelle par les noms de Malibran, Mars et Rachel; enfin, quand elle daigne aimer un simple mortel, elle le tue en l'immortalisant et répond au nom de Fornarina... L'autre, dame ! l'autre s'appelle ma cousine, ma voisine, ma tante, ma cuisinière et même ma maîtresse... Et l'homme est ainsi fait qu'il cherche et croit pouvoir donner à celle qu'il aime un des beaux noms que je prononçais tout à l'heure ; mais, hélas ! un jour arrive où l'idéal rentre tout bêtement, mais de no-

tre pleine conviction, dans madame Chose... ou mademoiselle Machin!!

Tout le monde rit et se lève.

LE PRINCE, à la baronne.

Il les connaît?...

LA BARONNE.

Oui, avec l'esprit! comme la plupart des hommes et surtout des Français.

LYDIA.

Ah! vous remarquerez, mesdames, qu'il n'y a rien de particulier pour nous, dames ou femmes russes ; nous sommes dans le tas avec madame Chose et mademoiselle Machin.

TALDÉ.

Vous, mesdames...

LYDIA.

Vous êtes très embarrassé.

TALDÉ.

Non. Et s'il m'était permis d'ajouter une légende à toutes celles de votre pays, je me tirerais d'affaire en deux mots. Quand Dieu eut fait la femme, il réfléchit un moment et dit : Il faut faire mieux et pire... et il fit la femme russe.

LA BARONNE.

Ce qui signifie?

TALDÉ.

Que vous êtes capables de toutes les exagérations dans le bien comme dans le mal, dans l'amour comme dans la haine, et que je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi d'aimer l'une de vous dont il ne serait pas aimé. Enfin heureux qui vous adore, plus heureux encore qui vous échappe. Ce ne sera pas moi.

Il salue Lydia.

LYDIA, se levant.

Allons, pas mal!

LA COMTESSE.

Et des mères russes qui font deux cents lieues en traîneau pour venir embrasser leur fils... qu'en dites-vous?

WLADIMIR, vivement, avec joie.

Ma mère!

TALDÉ.

Après ce geste-là, il n'y a plus rien à dire.

WLADIMIR.

Mais comment êtes-vous ici?

LA COMTESSE.

Une conspiration à distance entre la princesse et moi, et une surprise que je voulais te faire, le besoin que j'avais de t'embrasser, le désir de revoir mon vieil ami Boris! Bonsoir, Boris.

LE PRINCE, qui ne la reconnait pas.

Charmé, madame.

LYDIA.

Allons, papa, tu ne reconnais pas la comtesse Danicheff.

LE PRINCE.

Ah! oui... oui...

LA COMTESSE.

Autrement dit, vous m'avez oubliée, Boris. — Est-ce par coquetterie? Cherchez un peu dans votre mémoire d'il y a trente ans.

LE PRINCE.

J'y suis, j'y suis. Mais vous n'êtes pas changée, chère Sophia Fœdorowna, comment allez-vous?

LA COMTESSE.

Mal, puisqu'elle est morte depuis douze ans, Sophia Fœdorowna. Tu me prends pour une autre.

LE PRINCE.

Ah!... rien qu'à ce ton, qu'à ce grand air, j'aurais dû reconnaître notre première dame à portraits, la belle Kathérina Pétrowna.

LA COMTESSE.

Oui, mon vieux, nous avons dansé plus d'un menuet ensemble lors du dernier couronnement.

LE PRINCE.

Et vous allez passer quelques jours avec nous?

LA COMTESSE.

Je l'espère après un pareil voyage.

LE PRINCE, se retournant.

A-t-on donné des ordres?

Madame Germain fait signe que oui.

LA COMTESSE.

Ta fille a pensé à tout; dis-moi, elle est ravissante, ta fille!

Ils causent bas.

TALDÉ.

Princesse, voulez-vous me faire l'honneur de me présenter à la mère de mon sauveur?

LYDIA.

Comtesse, M. le vicomte de Taldé.

WLADIMIR.

Un de mes bons amis, ma mère.

LA COMTESSE.

Oh! je vous connais, monsieur; mon neveu Paul m'a parlé de vous, et mon fils bien souvent dans ses lettres.

LYDIA, à Wladimir.

Vous êtes heureux?

WLADIMIR.

Oui. Et c'est à vous que je le dois.

LYDIA.

M'en aurez-vous quelque reconnaissance?

WLADIMIR.

Une reconnaissance éternelle!

LYDIA.

Je l'aimerais peut-être mieux moins longue et plus forte.

WLADIMIR.

Le temps ne lui fera rien perdre.

LYDIA.

N'importe, ne la dépensez pas tout de suite, et allez retrouver votre mère qui m'en voudrait peut-être de vous accaparer quand elle vient de si loin. Il y a des jours où je voudrais qu'elle m'aimât comme si j'étais sa fille.

LA COMTESSE, à Wladimir.

Je n'étais pas jalouse; tu pouvais rester où tu étais.

WLADIMIR.

Mais dites-moi... Ce n'est pas une mauvaise nouvelle qui vous amène ici?

LA COMTESSE.

Non, je ne me suis jamais dérangée pour porter de

mauvaises nouvelles. Elles viennent bien toutes seules et toujours trop tôt.

WLADIMIR.

Et vous n'êtes pas fatiguée?

LA COMTESSE.

Si peu fatiguée, que je vais faire une partie de piquet avec mon vieil ami Boris qui a toujours eu cette passion.

Ils vont à la table de jeu.

LE PRINCE.

C'est ça! Allons-y gaîment, comme disent les Parisiens.

Il rit. — Ils se placent.

TALDÉ, à Lydia, en désignant Linder qui joue toujours du piano.

Alors, ce monsieur fait de la musique comme ça tout le temps?

LYDIA.

Est-ce qu'il vous ène?

TALDÉ.

Non.

LYDIA.

C'est mon musicien. C'est un Allemand que j'ai recueilli; je l'ai à l'année, j'adore la musique. Il me joue la musique de tous les pays à mesure qu'elle arrive, il fait partie de la maison. Voulez-vous que je lui dise de se taire?

TALDÉ.

Non. Et ce vieux monsieur qui dort toujours?

LYDIA.

C'est mon médecin, pour moi toute seule; dans un pays perdu comme celui-ci, il faut bien avoir un médecin à soi.

TALDÉ.

Mais vous n'êtes jamais malade?

LYDIA.

Jamais; aussi il dort toujours. Voulez-vous que je le réveille?

TALDÉ.

Non, il ne faut pas réveiller le médecin qui dort. (Soupirant.) Ah!

LYDIA.

Vous soupirez, est-ce que vous êtes souffrant?

TALDÉ.

Pis que cela! Je suis amoureux.

LYDIA.

De qui?

TALDÉ.

De vous.

LYDIA.

Vrai?

TALDÉ.

Vrai. Il faut bien que ce soit vrai pour que je le dise, sachant...

LYDIA.

Sachant?...

TALDÉ.

Que vous en aimez un autre.

LYDIA.

Vous croyez?

TALDÉ.

J'en suis sûr, et qui n'est pas loin, seulement...

LYDIA.

Seulement?...

TALDÉ.

On ne sait pas ce qui peut arriver.

LYDIA.

Oui, mais on sait bien quelquefois ce qui ne peut jamais arriver.

TALDÉ.

C'est?

LYDIA.

C'est qu'un Français aime sérieusement.

TALDÉ.

Alors, il n'y a que les hommes russes qui sont capables d'aimer sincèrement et toujours?

LYDIA.

La même femme.

TALDÉ.

Naturellement. Alors, princesse, moi qui vous aime à la française, manière qui a du bon aussi, permettez-moi de vous prouver mon attachement en vous donnant un conseil : ne livrez pas trop votre cœur au sentiment qui l'occupe à cette heure, car un amour éternel est un chagrin éternel, quand il n'est pas partagé.

LYDIA.

Alors, vous croyez?...

TALDÉ.

Que Wladimir aime une autre femme, et comme un

Russe n'aime qu'une fois et pour toujours, il en a pour sa vie.

LYDIA.

Le nom de cette femme?

TALDÉ.

Le nom n'y fait rien. D'ailleurs je ne le connais pas, c'est le secret de Wladimir.

LYDIA.

Et c'est lui qui vous l'a confié?

TALDÉ.

Lui-même. Le Russe se laisse facilement aller à la confiance avec le Français.

LYDIA.

Et il a tort puisque le Français le trahit. C'est bien mal reconnaître ce que le comte Danicheff a fait pour vous en vous sauvant la vie, que de trahir son secret.

TALDÉ.

J'ai une excuse, c'est de vous sauver aussi la vie, princesse, en faisant ce que je fais, car une femme comme vous est capable de mourir d'un désespoir de cœur; ensuite j'ai à vous offrir le moyen de savoir à quoi vous en tenir, et en même temps je m'acquitterai envers Wladimir du service qu'il m'a rendu. Je n'aurai qu'à lui révéler les événements qu'il ignore et qui sont de la plus haute importance.

LYDIA.

Et ces événements, comment les connaissez-vous?

TALDÉ, se levant.

Cela, c'est mon secret, et mes secrets, moi, je ne les dis pas. Un attaché d'ambassade doit connaître les secrets des autres et ne pas dire les siens.

LYDIA.

C'est juste. Eh bien, j'accepte, sans le connaître, le moyen que vous avez de me faire connaître cette vérité qui m'intéresse.

TALDÉ.

Et ma récompense?

LYDIA.

Sera mon amitié.

TALDÉ.

Voilà tout?

LYDIA, se levant brusquement.

Qu'est-ce que vous voulez de plus? (Le toisant du regard.) Savez-vous, cher monsieur, que je vous trouve pas mal impertinent. Vous vous permettez de me faire la cour, vous me faites presque une déclaration, et vous semblez oublier à dessein que je suis demoiselle! Où voulez-vous donc en venir? Croyez-vous donc que je ne vous comprends pas? Mieux encore, voulez-vous que je vous dise le fond de vos pensées?

TALDÉ.

Je n'en ai qu'une.

LYDIA.

Au risque de paraître une fille étrange, je mettrai les points sur les *i;* il faut une bonne fois que nous nous expliquions. Vous vous trompez, mon cher monsieur, et pour un Français vous n'êtes pas galant, je ne sais pas même si vous êtes poli. Vous m'avez vue indépendante, ne ressemblant en rien à vos demoiselles fondues toutes au même moule, vous avez recueilli certains bruits sur mon compte, vous m'avez trouvée à votre goût et vous vous êtes dit : Voilà une place forte dont le siège ne sera pas difficile à faire et cela... impunément. Eh bien! cher

vicomte, (Riant.) ici votre clairvoyance et votre imagination vous ont égaré. Vous avez fait fausse route!! Oui, que voulez-vous, je ne suis pas, quoi qu'on ait pu vous dire, la maîtresse du gouverneur général. Je le dis tout haut, comme je serais capable d'avouer le contraire... si cela était... J'aime Wladimir et je serai sa femme, comme sa mère et moi le désirons, ou je ne serai à personne. Est-ce clair? Et maintenant j'espère que la confidence que je viens de vous faire vous tiendra quitte désormais de vous préoccuper de moi, ça ne m'amuserait plus du tout, vous savez. (Révérence.) Il n'est livre si beau qu'à la fin on ne ferme!

TALDÉ.

Soit, nous verrons bien. (A Wladimir.) Mon cher comte, vous m'avez sauvé la vie; je vous dois beaucoup; vous êtes tout ce qu'il y a de plus brave à la chasse et à la guerre. Êtes-vous aussi fort en face des douleurs morales?

WLADIMIR.

Pourquoi?

TALDÉ.

Parce que je n'ai qu'un moyen de vous prouver ma reconnaissance, c'est de vous apprendre quelque chose qui doit vous faire de la peine et une grande peine.

WLADIMIR.

Qu'y a-t-il?

TALDÉ.

Permettez-moi d'abord de vous demander si vous aimez la princesse Lydia et si vous comptez en faire votre femme?

WLADIMIR.

Nullement.

TALDÉ.

Je m'en doutais et c'est malheureux, car alors le chagrin eût été évité.

WLADIMIR.

Expliquez-vous.

TALDÉ.

Vous avez un fidèle serviteur, Nikifor ; mais ce serviteur est un serf, il a peur de sa maîtresse votre mère, il n'a donc pas osé, depuis qu'il est ici avec vous, vous dire une chose qu'il est de votre intérêt de savoir parce que votre mère ne lui eût peut-être pas pardonné de vous l'avoir dite ; mais quand il a vu que je vous devais la vie, et quand j'exprimais devant lui, qui vous avait aidé à me tirer de dessous cet animal, le désir que j'avais de vous rendre service à mon tour, il m'a dit : Monsieur, il y a un moyen d'obliger mon maître, mais il ne faut pas que cela vienne directement de moi ; il faut même que je puisse jurer que je ne lui ai pas dit ce que je vais vous dire et que je vous prie de lui répéter. Alors il m'a raconté votre amour pour mademoiselle Anna Ivanowna et le serment que vous avez échangé avec votre mère quand vous lui avez demandé la permission d'épouser cette jeune fille.

WLADIMIR.

Eh bien, ce serment je le tiens scrupuleusement, religieusement. Je viens tous les jours chez la princesse Lydia, et ce n'est pas ma faute si je ne l'aime pas, je fais tout ce que je peux pour cela.

TALDÉ.

Et elle aussi ; mais si vous avez tenu votre serment, mon cher comte, la comtesse...

WLADIMIR.

La comtesse?

TALDÉ.

N'a pas aussi religieusement tenu le sien.

WLADIMIR, *avec un cri d'angoisse.*

Anna!

TALDÉ.

Mademoiselle Anna a été mariée quelques heures après votre départ.

WLADIMIR.

Mariée... à qui?

TALDÉ.

A Osip, le cocher.

WLADIMIR.

Ma mère a fait cela? C'est impossible.

TALDÉ.

Demandez-lui la vérité, mais ne trahissez personne.

WLADIMIR.

Je vous remercie, monsieur, mais sans le savoir, vous me tuez peut-être.

TALDÉ.

Si douloureux que soit pour vous et pour moi ce que je viens de faire, il m'a semblé, mon cher comte, que c'était mon devoir.

WLADIMIR.

Vous avez raison, et, quoi qu'il arrive, je serai toujours votre obligé. Merci! (*Ils se serrent la main. — Allant à la comtesse à la table de jeu.*) Ma mère...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que tu veux, mon cher enfant ?

WLADIMIR.

Il faut que je vous parle.

LA COMTESSE.

Dis.

WLADIMIR.

A vous seule.

LA COMTESSE, bas au prince.

Il va me parler de votre fille. (Haut.) Nous finirons la partie plus tard. (Elle se lève et va à Wladimir.) Qu'est-ce que c'est?

WLADIMIR.

Vous ne m'avez pas parlé d'Anna, ma mère ?

LA COMTESSE.

Tu penses donc toujours à cette petite ?

WLADIMIR.

Plus que jamais, et plus je vis plus je l'aime.

LA COMTESSE.

Me voilà bien trompée dans mes espérances, car si je suis ici, c'est que j'étais convaincue que tu aimes la princesse comme elle t'aime, car elle t'adore, cette jolie fille. Elle me l'a écrit et j'y croyais.

WLADIMIR.

Je n'aime pas la princesse Lydia.

LA COMTESSE.

Tu crois à toutes les calomnies?

WLADIMIR.

Que ce soient des calomnies ou des vérités peu m'im-

porte, puisque celle qui en est l'objet ne me sera jamais de rien, seulement je m'étonne que vous si fière de votre nom, vous avez pu avoir l'idée de le faire porter par une femme qui a pu être soupçonnée. Si ambitieuse que vous soyez pour moi, l'ambition a ses limites et l'honneur en est une.

LA COMTESSE.

Alors qu'est-ce que tu fais ici en y venant tous les jours ?

WLADIMIR.

Je viens y passer le temps comme il a été convenu que je le passerais jusqu'à l'expiration de l'année après laquelle vous devez tenir votre parole comme j'aurai tenu la mienne. Seulement, ma mère, on me dit que vous avez commencé par ne pas tenir la vôtre.

LA COMTESSE.

Et qui te dit cela ?

WLADIMIR.

Quelqu'un m'assure ce que je ne veux pas croire, et voilà pourquoi je viens de discuter tranquillement avec vous au lieu d'aller droit au fait. Est-ce vrai qu'Anna a été mariée quelques heures après mon départ? Oh! répondez-moi.

LA COMTESSE.

C'est vrai.

WLADIMIR.

Par vous?

LA COMTESSE.

Par moi.

WLADIMIR.

Avec le cocher Osip. Et pourquoi avez-vous fait cela?

LA COMTESSE.

Pour mettre entre elle et toi une barrière infranchissable.

WLADIMIR.

Malgré l'engagement que vous aviez pris avec moi ?

LA COMTESSE.

Une mère ne prend pas d'engagement avec un fils qui désobéit, qui menace et ne comprend pas. La raison ne fait pas de transaction avec la folie. J'ai fait mon devoir. J'ai usé de mon droit de mère.

WLADIMIR.

Ces façons d'agir étaient peut-être bonnes du temps de la grande Catherine, elles ne le sont plus de nos jours. Vous avez fait une action que l'on qualifie de la même épithète dans toutes les langues, chez tous les peuples, quels que soient le sexe, l'âge, la parenté, les raisons de celui qui la commet. Et la preuve que vous saviez que cette action était... déloyale, c'est que vous l'avez commise en secret. Ah ! je comprends pourquoi vous plaisantiez si souvent mon père, dont je tiens, je crois, c'est qu'il était un de ces petits esprits qui ont le respect de la foi jurée.

LA COMTESSE.

Mon fils...

WLADIMIR.

Vous n'avez plus de fils ici, comtesse Danicheff ; en voulant tuer l'amour que j'avais pour ma fiancée, vous avez tué l'affection que j'avais pour ma mère. Adieu, madame.

LA COMTESSE.

Où vas-tu ?

WLADIMIR.

Cela me regarde.

LA COMTESSE à Lydia.

Retenez-le, princesse.

LYDIA.

Vous partez ?

WLADIMIR.

Oui.

LYDIA.

Et quand reviendrez-vous ?

WLADIMIR.

Jamais.

LYDIA.

Jamais !

WLADIMIR.

Je suis très loyal et très franc, princesse, et si dans mes fréquentes visites, dans mes paroles, vous avez vu autre chose que de l'amitié et la plus respectueuse galanterie, j'ai à vous demander pardon de mes visites et de mes paroles. Ma mère me dit que vous avez cru comprendre que j'aspirais à l'honneur de votre main. Je ne veux pas de malentendu avec une personne qui m'a si gracieusement accueilli. Je ne vous aime pas et j'aime une autre femme à qui j'ai donné toute ma vie. Adieu, princesse.

LYDIA.

Adieu, monsieur.

LA COMTESSE.

Tu vas retrouver Anna Ivanowna ?

WLADIMIR.

Peut-être.

LA COMTESSE.

Et si tu la trouves heureuse avec son mari, et si tu reconnais que cette serve était bien faite pour ce serf, qu'est-ce que tu feras ?

WLADIMIR.

Je les tuerai tous les deux et je me tuerai après.

LA COMTESSE.

Malheureux! C'est qu'il le ferait comme il le dit.

TALDÉ, à Lydia, à droite.

Vous voyez, princesse, que mon moyen était bon.

LYDIA.

Oui, mais il ne sait pas ce que c'est qu'un amour comme le mien, quand on le méprise.

TALDÉ.

C'est de la haine; nous savons cela, nous autres Français. (A la comtesse.) Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Il ne veut rien entendre; monsieur de Taldé, ne nous abandonnez pas.

TALDÉ.

Soyez tranquille, comtesse. Je suis tout à vous. Diable! je tiens à connaître la fin de l'histoire.

Ils sortent.

LE PRINCE, au fond.

Eh bien! baronne, faisons-nous un petit piquet?

LA BARONNE.

Volontiers.

LYDIA, *assise sur le canapé, pleure.*

Ah! je l'aimais tant!... Mais je me vengerai.

LE PRINCE.

Coupez, baronne.

LYDIA, *agitée.*

Linder, jouez-nous quelque chose.

LINDER.

Voulez-vous que je vous joue le dernier morceau de Chopin?

LYDIA.

Non, c'était un Polonais; autre chose.

MADAME GERMAIN, *donnant le thé.*

Vous avez pleuré?

LYDIA.

Oh! ce ne sera rien.

---

# ACTE TROISIÈME

Le décor représente l'intérieur d'un izba russe. — Murs en poutres taillées ; ameublement en bois blanc, chaises sans étoffe, bancs idem, etc., etc., à l'exception d'une confortable chaise-longue capitonnée. — Le coin gauche de la scène est occupé par une armoire vitrée contenant des images, œufs de Pâques, rameaux bénits, ex-voto, etc. — Essuie-mains russes garnis de dentelles rouges et bleues suspendus de chaque côté de l'armoire. — Un grand poële en faïence occupe le côté opposé, contre les fenêtres ; — à gauche, un riche piano royal ; à côté, une étagère garnie de cahiers de musique. — Les fenêtres sont de petite dimension. — Deux portes, l'une au fond, l'autre près du poële. — L'acte se passe quinze jours après le second, à Morozowitchi, terre qu'habitent Osip et Anna. — Au lever du rideau, Anna achève de jouer un air russe. — Osip, debout devant le piano, le fredonne ou le chante. — Anna est en robe de laine, coupe que portent les dames. — Osip a le costume d'un paysan aisé, bottes hautes, redingote longue en drap noir.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### ANNA, OSIP.

ANNA, finissant de jouer, se levant.

Assez, Osip ! cela m'attriste !

OSIP, gaiement, se levant.

Joue alors de ta musique, si la nôtre t'ennuie, te déplaît...

ANNA.

Je ne veux pas dire cela, mon bon Osip, tu sais bien au contraire que j'aime quand tu chantes.

OSIP.

Mieux que quand je parle.

ANNA.

Pourquoi me dis-tu cela, Osip? J'aime aussi t'entendre causer; certes, tu es ignorant de bien des choses, mais est-ce ta faute si l'éducation te manque? Et puis, tu es un excellent élève, si tu continues à faire les mêmes progrès, il faudra songer à un autre professeur, car bientôt tu en sauras autant que moi.

OSIP, tendrement.

Le maître n'est-il pas trop indulgent. C'est étonnant comme tu sais tout!

ANNA, gentiment.

Eh bien! pour récompenser ton professeur, pourquoi ne veux-tu pas le mener à Moscou? J'ai un si vif désir de voir notre sainte capitale.

OSIP.

Et tu la verras, en son temps, je te le promets.

ANNA.

C'est toujours ce que tu me répètes! le voyage n'est pas long cependant, à peine quelques heures de route.

OSIP.

Le haras m'occupe beaucoup en ce moment. Je ne puis m'absenter encore.

ANNA.

Pour quelques jours seulement, mon bon Osip, je t'en prie. Tu sais, j'ai fait vœu d'aller m'agenouiller

devant Notre-Dame d'Iverskaïa, la sainte patronne de Moscou.

OSIP.

Ne me prie pas ainsi, ma douce Anna. Est-ce que je puis te refuser quelque chose? Je serais capable de partir sur-le-champ, et crois-moi, nous ne pouvons pas, aujourd'hui moins qu'avant. J'ai mes raisons, il y va de notre repos.

ANNA.

Je te sens sincère comme toujours, et je crois que ces raisons existent, mais me les diras-tu? Puis-je les connaître?

OSIP.

Sans doute, je n'ai rien à cacher à mon ange bien-aimé. J'attends des renseignements; s'ils sont favorables, toute difficulté sera levée, — tu iras à Moscou... patiente encore un peu.

ANNA.

Soit, je patienterai... (Curieuse.) Et de qui dois-tu tenir ces renseignements importants?

OSIP.

D'un ami qui a promis de venir me voir. Je l'attends même ce soir. Mais, dis-moi franchement? T'ennuies-tu tant à Morozovitchi que tu veux courir le monde?

ANNA.

Oh! que tu es vilain de me parler ainsi, c'est maintenant que tu devrais te taire: où pourrais-je trouver une vie plus calme, un intérieur plus tranquille que le nôtre? Tiens, je ne t'ai pas remercié encore pour ce beau bouquet.

Elle montre un bouquet de fleurs d'automne et lui présente son front qu'Osip embrasse avec amour.

OSIP.

Tu n'as jamais été si affectueuse, ma colombe. Va, si tu es contente, moi, je suis bien heureux.

ANNA, admirant le bouquet.

Ces fleurs sont superbes. Les fleurs! je trouve que c'est ce que Dieu a créé de plus beau au monde.

OSIP, simplement.

Après toi, — car en prenant à chacune de ces fleurs son charme principal, on n'arriverait pas à former un tout qui te vaudrait. N'es-tu pas plus blanche que cette marguerite, — plus fraîche que cette rose; — tes yeux ne sont-ils pas plus ombragés, plus profonds que cette belle pensée?... Ces fleurs n'ont que l'éclat de la surface, toi, tu as une âme qui éclaire ta beauté, — une douce voix qui en chante l'harmonie, et je donnerais bien la moitié de ma vie pour que tes yeux me regardent une minute seulement comme ils regardent ces fleurs!

Il s'approche d'Anna.

ANNA, touchée.

Je n'aurais jamais cru que tu pusses t'exprimer aussi bien; je ne mérite pas d'aussi douces paroles, mais elles me touchent.

OSIP, avec émotion.

Vrai?

Prenant sa main.

ANNA, en se dégageant.

Si nous prenions notre thé; il me semble qu'il en est temps; va dire qu'on nous serve, va!

OSIP, *tristement.*

Tout de suite! (*Il sort. — Anna se met au piano et joue quelques accords brillants d'une mazurka de Chopin. — Osip rentre suivi d'une servante, costume russe, portant le samovar. — Il écoute la fin du morceau en la regardant.*) Anna! (*Anna quitte le piano.*) Dire que c'est toi que je vois ainsi près de moi, toi sur qui il y a quelques mois à peine je n'osais même lever les yeux! C'est le vrai bonheur! va, vivre ainsi loin de tous, — être toujours ensemble, — t'admirer, te soigner, te gâter, aimer Dieu, oublier les méchants, attendre doucement la vieillesse, — la rencontrer sans frayeur et être prêts à comparaître devant notre juge à tous, — n'ayant jamais fait le mal. Voilà le beau rêve que ta douce image me donne chaque fois que je m'absorbe en elle. Dis, mon Anna, n'est-ce pas là un sort que le czar nous envierait?... Dis, ne me comprends-tu pas?...

ANNA, *mélancolique.*

Si! M'as-tu jamais entendu me plaindre? Voici ton verre.

*Elle lui sert un verre de thé.*

## SCÈNE II

### LES MÊMES, NIKIFOR.

NIKIFOR, *sur le seuil de la porte.*

Salut!... Que Dieu soit avec vous.

OSIP.

Ah! c'est toi.

ANNA, *avec joie.*

Nikifor!... toi ici!... comment se fait-il que tu sois

venu? Tu étais parti avec ton maître. Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ou bien à la comtesse?

NIKIFOR.

Non. Tout le monde se porte bien, je suis ici pour affaires personnelles. (Bas à Osip.) Il faut que je te parle.

OSIP, à Anna.

Donne un verre de thé à Nikifor, bonne Anna, et laisse-nous causer. (Pendant qu'Anna va au samovar.) Que se passe-t-il? (A Nikifor.) Des choses graves?

NIKIFOR.

Très graves.

Anna apporte le verre de thé et le dépose sur la table près de Nikifor.

OSIP, à Anna.

Va, mon enfant, va.

Il l'embrasse sur le front. — Elle sort.

## SCÈNE III

### OSIP, NIKIFOR.

OSIP.

Voyons, parle.

NIKIFOR.

Dans ta dernière lettre tu me disais de savoir la vérité, par n'importe quel moyen, sur les sentiments du comte pour Anna, tu te le rappelles, n'est-ce pas?

OSIP.

Oui.

NIKIFOR.

Et toi, sais-tu à quoi t'en tenir sur les sentiments d'Anna pour le comte?

OSIP.

Non, nous ne parlons jamais de lui. Nous n'osons ni l'un ni l'autre : elle par délicatesse, moi par crainte.

NIKIFOR.

Ce serait pourtant pour toi le plus important à savoir, car si elle ne l'aime plus, qu'importe qu'il l'aime encore.

OSIP.

Tu crois donc qu'il l'aime toujours ?

NIKIFOR.

Hélas ! j'en suis sûr !

OSIP.

Mais cette intimité avec la princesse Walanoff dont tu me parlais si souvent dans tes lettres ?

NIKIFOR.

N'était que de la galanterie sans conséquence. Il ne l'aime pas.

OSIP.

Enfin, que s'est-il passé ?

NIKIFOR.

Comme tu m'avais autorisé à employer tous les moyens, — que je comprenais tes inquiétudes, — tes angoisses, j'ai brusqué les événements ; j'ai raconté ton mariage à un Français qui était là, et je l'ai prié de le dire au comte, sans lui apprendre de qui il tenait ce renseignement. A cette nouvelle, le comte a éprouvé une émotion terrible, et il a eu avec sa mère une explication des plus vives. Ce qu'ils se sont dit, je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que le comte est rentré à la maison

dans une agitation qu'il ne pouvait cacher, qu'il a envoyé sa démission et que nous sommes partis.

OSIP.

Avec sa mère?

NIKIFOR.

Non, tout seuls, et je suis venu pour te prévenir, car je ne doute pas que le comte et peut-être la comtesse ne viennent bientôt ici.

OSIP.

Que peuvent-ils me vouloir?

NIKIFOR.

Je l'ignore; mais à tout hasard, il est bon que tu saches à quoi t'en tenir, et que tu te prépares à cette entrevue.

OSIP.

Merci.

NIKIFOR.

Que vas-tu faire?

OSIP.

Attendre.

NIKIFOR.

Pourquoi n'emmènes-tu pas Anna tout de suite? Ce serait plus sûr. C'est ta femme, après tout.

OSIP.

Connais-tu un endroit sur la terre, Nikifor, où la femme qui aime n'emporte pas son amour? Si Anna aime toujours le comte, elle lui laissera son âme, je n'emporterai que le corps. Nous souffrirons tous les deux. Que je souffre, moi, je suis un homme, et j'y suis habi-

tué depuis mon enfance ; mais elle qui a connu le bonheur et qui en a pris l'habitude ? Elle n'a jamais fait de mal à personne. Pourquoi lui en ferais-je ?

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ANNA, accourant très émue.

ANNA.

Nikifor ! Nikifor ! Tu accompagnais donc la comtesse ?

NIKIFOR, très surpris.

Quoi ? comment ! la comtesse ?

OSIP.

Que dis-tu ?

ANNA.

La comtesse est ici ! oui ! je viens de l'apercevoir de ma fenêtre, c'est bien elle.

OSIP, à Nikifor.

Tu vois, elle guettait.

ANNA, à Nikifor.

Kathérina Pétrowna ici !... quelques instants après ta visite. — Il y a quelque chose.

NIKIFOR, épouvanté.

Et si elle me voit, je suis perdu !... je me sauve !... A tout à l'heure !... je n'ai pas de dos de rechange.

OSIP.

Accompagne Anna chez elle. (A Anna.) La comtesse vient certainement pour visiter son haras. Il est inutile

que tu la voies, après ce qui s'est passé entre vous. Va, mon enfant, va.

Elle sort avec Nikifor.

## SCÈNE V

OSIP, LA COMTESSE.

OSIP, allant au-devant de la comtesse qui entre rapidement.

Je suis bien heureux de voir Votre Excellence dans ma modeste maison. Elle a fait un bon voyage?

LA COMTESSE.

Il s'agit bien de politesse ; je t'en dispense. Anna n'est pas morte en mon absence ?

OSIP.

Non.

LA COMTESSE.

Tant mieux, (A elle-même.) ou tant pis, car ça simplifierait bien des choses. (Haut.) Et toi, tu te portes bien?

OSIP.

Oui, Excellence.

LA COMTESSE.

Mais, là, très bien?

OSIP.

Comme toujours.

LA COMTESSE.

Ainsi, tu peux voyager ?

OSIP.

Parfaitement.

LA COMTESSE.

Alors, tu vas partir.

OSIP.

Aurais-je la bonne chance de pouvoir rendre quelque service à Votre Excellence, dans une de ses terres lointaines ?

LA COMTESSE.

Justement.

OSIP.

Et quand faut-il partir ?

LA COMTESSE.

Tout de suite.

OSIP.

Demain ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

OSIP.

Je vais prévenir Anna.

LA COMTESSE.

Pour ?

OSIP.

Pour qu'elle fasse ses préparatifs.

LA COMTESSE.

Tu n'as pas besoin de l'emmener.

OSIP.

Je ne veux pas la laisser seule.

LA COMTESSE.

Une absence de quelques jours.

OSIP.

L'absence ne dût-elle être que de vingt-quatre heures.

LA COMTESSE.

Mais je ne veux pas qu'elle parte.

OSIP.

Alors je resterai.

LA COMTESSE.

Et mes ordres?

OSIP.

Votre Excellence les donnera à un autre.

LA COMTESSE.

Tu oublies que tu es à mon service.

OSIP.

Non, je me souviens que je suis libre.

LA COMTESSE.

Et ingrat.

OSIP.

Et reconnaissant, au contraire ; je vous dois la liberté que j'avais rêvée toute ma vie, et une femme à laquelle, même dans mes rêves, je n'osais aspirer. Si vous m'avez donné ces deux biens, c'est pour que je les apprécie et surtout pour que je les garde.

LA COMTESSE.

Tu sais bien pourquoi je te les ai donnés ?

OSIP.

Et c'est ce qui me dispenserait de toute reconnaissance, si je n'avais pas un esprit juste et une âme honnête. Je

sais que vous m'avez donné Anna, non pas pour qu'elle fût à moi, mais pour qu'elle ne fût pas à un autre. Aujourd'hui, vous voulez me la reprendre par ruse après me l'avoir donnée par force. Malheureusement pour vous, madame la comtesse, aujourd'hui, ni Anna ni moi ne sommes plus vos serfs, nous sommes libres de par votre propre volonté. Je protègerai ma femme, même contre vous, surtout contre vous qui lui avez fait assez de mal avec votre haine pour que je craigne que vous lui en fassiez plus encore avec votre amitié.

LA COMTESSE.

Mais, tu ne sais donc pas ce qui se passe?

OSIP.

Je m'en doute : votre fils ignorait le mariage d'Anna, et quand il l'a appris, il est entré dans un grand désespoir et dans une grande colère peut-être, parce qu'il l'aime toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien! tu as deviné. C'est justement ça.

OSIP, calme et derrière la comtesse.

Et comme vous avez peur de perdre votre fils, vous voulez lui donner la femme qu'il aime, puisqu'il le veut absolument. Et dans votre monde quand on veut quelque chose il faut que cela soit, n'importe par quel moyen; mais Anna est mariée. Tant mieux, elle ne pourra plus être la femme, mais elle pourra être la maîtresse, et d'une maîtresse quand on se lasse, on se débarrasse facilement. Mais le mari? Un ancien moujik, est-il besoin de se gêner avec lui? On l'enverra faire un voyage, une commission quelconque, et pendant ce temps-là... Non, madame la comtesse, cela ne se passera pas ainsi.

LA COMTESSE.

Mais, tu ne sais donc pas, malheureux, que dans l'état

d'exaspération où il est, Wladimir, il me l'a dit, est résolu à vous tuer tous les deux, Anna et toi.

OSIP.

Ceci me regarde.

LA COMTESSE, plus bas.

Es-tu donc sûr d'être aimé d'Anna?

OSIP.

Est-on jamais sûr de l'amour d'une femme?

LA COMTESSE.

Et si elle aime toujours Wladimir?

OSIP.

C'est possible.

LA COMTESSE.

Et si elle veut fuir avec lui?

OSIP.

Nous allons le savoir. (Il ouvre la porte et il appelle :) Anna!

LA COMTESSE.

Que fais-tu?

OSIP.

Vous allez le voir.

Anna parait et va saluer la comtesse.

ANNA.

Madame la comtesse?

OSIP.

Anna Ivanowna, voici madame la comtesse qui demande si tu veux être la maîtresse de son fils?

ANNA, se jetant dans les bras d'Osip.

Quelle infamie!

LA COMTESSE.

Misérable!

OSIP.

Alors, tu as confiance en moi?

ANNA.

Oui.

OSIP.

Tout ce que je ferai tu l'approuves d'avance?

ANNA.

Oui.

LA COMTESSE.

Dis tout de suite que tu l'aimes, c'est bien plus simple.

ANNA.

Oui, je l'aime comme il mérite d'être aimé; parce qu'il est impossible d'être plus noble et plus compatissant. Je l'admire parce qu'il est mille fois plus généreux et plus magnanime que moi, et tant que je porterai son nom, je respecterai ce nom.

WLADIMIR, apparaissant sur la porte du fond.

Anna!

ANNA, le reconnaissant et poussant un cri, va pour s'élancer, puis s'arrête, et se réfugiant dans les bras d'Osip.

Ah!

Wladimir descend menaçant, un fouet de chasse à la main.

LA COMTESSE, voyant l'œil menaçant de Wladimir.

Mon fils!

WLADIMIR, se calmant.

Veuillez vous retirer, ma mère, je veux parler à cet homme seul à seul.

LA COMTESSE.

Mais...

WLADIMIR pose son fouet sur la table, la reconduisant au fond.

Oh! ne craignez rien!

OSIP, à Anna qui l'interroge du regard.

Va, mon enfant, va, et promets-moi de te tenir loin de cette porte et de ne pas entendre ce qui va se dire.

Il l'accompagne à droite.

ANNA.

Je te le promets.

Elle sort d'un côté pendant que Wladimir emmène la comtesse de l'autre.

## SCÈNE VI

### WLADIMIR, OSIP.

WLADIMIR, marchant vers Osip avec une colère toujours grandissante.

Ta mère allait être fouettée de verges, ton père allait périr par le fouet quand je me suis jeté aux pieds de mon père, ton maître, et que j'ai obtenu leur grâce; non-seulement je leur ai sauvé la vie, mais je me suis attaché à toi comme à un enfant de ma race; j'ai fait de toi mon compagnon, un ami; je t'ai laissé partager mes jeux et presque mes études, et quand je suis parti dernièrement et que tu m'as demandé d'empêcher ton mariage avec une femme que tu n'aimais pas, j'ai intercédé auprès de ma mère et l'on t'a accordé cette nouvelle faveur; et toi,

pour reconnaître tous mes bienfaits, pour t'acquitter de ta reconnaissance, tu n'as rien trouvé de mieux que de te prêter à la combinaison la plus honteuse et la plus basse, tu m'as volé la femme que j'aimais. Tu es un misérable et je ne sais ce qui me retient de te couper le visage.

Il saisit le fouet sur la table et lève la main.

OSIP, avec un grand calme.

Frappez, mais vous n'aurez pas assez de toute votre vie pour expier une pareille action.

WLADIMIR.

Parce que?

OSIP.

Parce que je ne suis pas coupable.

WLADIMIR.

Tu oses dire...

OSIP.

Que fallait-il faire?

WLADIMIR.

Refuser cette épouse.

OSIP.

Je ne le pouvais pas.

WLADIMIR.

Parce que tu l'aimais?

OSIP.

D'abord, (Nouveau mouvement menaçant de Wladimir.) et puis, parce qu'on l'eût donnée à un autre qui ne vous aurait peut-être pas dû comme moi la vie de son père et de sa mère.

WLADIMIR.

N'importe. Tu n'aurais pas trempé dans une trahison.

OSIP.

La trahison, de qui venait-elle?

WLADIMIR *jette le fouet avec fureur.*

De ma mère, hélas! qui m'avait promis d'attendre un an, et si pendant cette année j'aimais toujours Anna, de me la donner pour femme.

OSIP.

Eh bien?

WLADIMIR.

Eh bien! deux heures après, elle te la donnait.

OSIP.

Et l'engagement qu'elle ne tenait pas, je l'ai pris pour mon compte, moi, et je l'ai tenu, voilà tout.

WLADIMIR.

Que veux-tu dire?

OSIP.

Si les grands ne tiennent pas leurs serments et que les petits ne fassent pas leur devoir, où irons-nous?

WLADIMIR.

Je ne te comprends pas.

OSIP.

C'est pourtant bien simple. Je suis un honnête homme, reconnaissant du bien qu'on me fait. Vous aimiez Anna, elle vous aimait; moi je vous aimais tous les deux. Le présent que votre mère me faisait dans un moment d'injustice et de colère, je ne l'ai accepté, moi, que comme

un dépôt, bien que j'ignorasse la promesse que votre mère vous avait faite. Êtes-vous sûr qu'une autre en eût fait autant? Que voulez-vous? J'ai été élevé dans l'idée que vous étiez mon maître, et vous y avez ajouté vos bienfaits. La liberté qu'on me donnait tout à coup, ne devait pas me faire perdre brusquement mes habitudes d'esclave et ma dignité d'homme. Pourquoi, puisque l'esclavage n'avait pas obscurci ma conscience, la liberté l'aurait-elle détruite? Pourquoi aurais-je abusé d'un droit que je n'avais jamais reconnu aux autres sur moi-même : celui de disposer d'une âme qui n'a pas d'autre maître que sa volonté? Si Anna m'eût aimé comme je l'aimais, je ne me serais pas plus soucié de votre amour que je ne me suis soucié tout à l'heure de votre menace. Mais elle ne m'aimait pas et elle vous aimait. Cela, je le savais; elle me l'avait dit. J'étais devenu son maître comme vous avez été le mien, par une injustice. Vous avez été bon pour moi, j'ai été bon pour elle. Au lieu de lui dire avec violence : Sois ma femme, je lui ai dit avec tendresse : Sois ma sœur, et si celui que tu aimes, dans six mois, dans un an, t'aime encore, si toi tu l'aimes toujours, tu l'épouseras. Je te le promets. Et voilà comment nous vivons depuis quatre mois : elle confiante, moi malheureux, mais résolu. Tu vois, maître, que si tu m'avais frappé, tu aurais fait une chose encore plus injuste que toutes celles qui m'ont été faites.

WLADIMIR, lui prenant la main.

Osip, mon ami, pardonne-moi.

OSIP.

Vous l'aimez donc toujours?

WLADIMIR.

Ne me le demande plus maintenant.

OSIP.

Il faut pourtant que je le sache.

WLADIMIR.

Oui, je l'aime plus que jamais.

Un temps.

OSIP, passant la main sur son front.

Elle aussi vous aime toujours. Elle est malheureusement de celles qui n'aiment qu'une fois.

WLADIMIR.

Tu souffres?

OSIP, s'éloignant.

Après tout, je ne suis qu'un homme, et j'avais espéré un moment. Vous pouviez vous éprendre, là-bas, d'une femme de votre rang, oublier l'ancienne esclave, et alors, peut-être, celle-ci, abandonnée, méprisée, se fût-elle aperçue que j'étais-là, et m'eût-elle tenu compte de mon dévouement et de mon sacrifice, et je redoublais de soins, de tendresse et de respect. Oui, je ne vous le cache pas, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'emparer de ce cœur qui vous est resté. (Wladimir s'assied sur le tabouret à gauche.) C'est tant mieux, peut-être; qui sait? si j'avais réussi j'aurais pu être jaloux du passé. L'homme a tant de peine à se rendre heureux! Enfin, il n'y a plus d'espoir pour moi maintenant. Vous l'aimez toujours, et le cri qu'elle a poussé malgré elle, en vous revoyant tout à l'heure, me prouve qu'elle vous aimera éternellement. Il ne s'agit donc plus maintenant que de vous réunir, si votre mère y consent.

LA COMTESSE, qui a ouvert la porte et écouté la fin de cette scène, s'avançant.

Certainement, j'y consens. (A part.) Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

OSIP.

Ah! vous nous écoutiez. C'est juste, je n'avais pas le droit de vous dire de ne pas le faire, comme je le lui ai dit à elle.

LA COMTESSE.

Et tu crois qu'elle t'a obéi?

OSIP, ouvrant la porte.

Regardez, il n'y a personne.

LA COMTESSE.

Cependant, il faut l'appeler pour lui demander si elle consentira.

OSIP.

Elle consentira, soyez tranquille, mais ne la condamnez pas à me faire de la peine devant vous. Laissez-moi la douloureuse faveur de lui annoncer cette bonne nouvelle. Laissez-lui la pudeur de ne pas immoler publiquement un des deux cœurs qui sont remplis d'elle.

LA COMTESSE.

Mais, comment allons-nous faire maintenant?

OSIP, avec un sourire amer.

Vous avez bien pu nous marier contre notre volonté, madame la comtesse, il doit y avoir un moyen de nous démarier avec notre consentement?

LA COMTESSE.

Il n'y en a qu'un: c'est le divorce.

OSIP.

Eh bien! employez-le.

LA COMTESSE.

Mais un des deux époux divorcés ne peut pas se remarier, selon notre loi.

OSIP.

Lequel?

LA COMTESSE.

Celui qui a eu les torts.

OSIP.

Eh bien! ce sera moi.

LA COMTESSE.

Mais, peut-être, faudra-t-il que tu te laisses accuser d'une mauvaise action.

OSIP.

Je me laisserai accuser.

LA COMTESSE.

Et que tu t'avoues coupable.

OSIP.

Je m'avouerai coupable.

WLADIMIR, se levant.

Eh bien, non, c'en est trop! Moi, je n'accepte pas à ces conditions-là.

OSIP.

Ne dites pas cela, mon maître; vous seriez forcé de revenir sur votre parole. Ceux qui aiment se sacrifient quelquefois; ceux qui sont aimés, jamais!... Tout ce que vous ferez sera bien fait, madame la comtesse, et j'y souscris d'avance.

WLADIMIR, lui serrant la main.

Osip, je t'aime comme mon frère.

OSIP, avec effort.

Je paie la dette de mon père et de ma mère, voilà tout. Allez, allez tout préparer pour votre bonheur, et à bientôt.

WLADIMIR, en sortant.

Cet homme vaut mieux que nous, ma mère.

OSIP, seul, se laissant tomber sur une chaise la tête dans ses mains.

Oh! je suis bien malheureux!

---

# ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, LE PRINCE, MARINNA, ANFISSA, ANNA et WLADIMIR, au fond sur la terrasse. Marinna et Anfissa sur le devant. Au lever du rideau, Wladimir, le prince, la comtesse et Anna regardent à tour de rôle dans une longue-vue sur la terrasse, Anfissa et Marinna à leur place ordinaire, près de la cage de Coco.

ANFISSA.

Qu'est-ce qu'ils regardent ainsi avec leur longue-vue?

MARINNA.

Le bateau qui vient par le Volga et qui doit amener la princesse Walanoff.

ANFISSA.

Qui rend sa visite à la comtesse.

MARINNA.

Ah! si ce n'était que cela, on ne l'attendrait peut-être pas avec tant d'impatience. Mais c'est elle qui s'est chargée d'obtenir pour Anna, par l'influence du gouverneur général, l'autorisation de divorcer.

ANFISSA.

Tu savais toutes ces choses, mon pigeon adoré?

MARINNA.

Oui.

ANFISSA.

Pourquoi ne les disais-tu pas?

MARINNA.

Parce que tu ne me les demandais pas.

ANFISSA.

Et où les as-tu apprises?

MARINNA.

En écoutant.

ANFISSA.

Alors, tu es aussi discrète que curieuse?

MARINNA.

Oui. Oreille ouverte, bouche fermée. C'est dela bonne politique.

ANFISSA.

Même avec moi?

MARINNA.

Tu vois bien que non, puisque, à ta première question, je te dis tout. Mais j'avais du chagrin. En vérité, je trouve ça très mal, ce qu'ils font tous à ce pauvre Osip. Car tu sais que pour obtenir le divorce, il faut qu'on l'accuse et qu'il se laisse accuser.

ANFISSA.

Et il ne pourra plus se remarier?

MARINNA.

Hélas! le pauvre garçon.

ANFISSA.

Et cela te fait peut-être plus de peine qu'à lui.

MARINNA.

Qui t'a dit cela?

ANFISSA.

Je n'ai pas eu besoin d'écouter, j'ai vu; mais sois tranquille : œil ouvert, bouche close.

MARINNA.

Anna n'a pas de cœur. Elle abandonne trop facilement Osip. Elle a l'air de trouver cela tout simple.

ANFISSA.

Quand nous aimons un autre homme, l'homme qui nous aime est bien peu de chose pour nous.

MARINNA.

Ah! ça, c'est bien vrai!

ANFISSA.

Comment sais-tu ça, toi?

MARINNA.

Il y a des choses que les femmes savent de naissance.

ANFISSA.

Silence! La comtesse!

LA COMTESSE vient de la terrasse, descend au milieu avec le prince. — Aux vieilles.

Allez voir si tout est bien préparé dans l'appartement de la princesse. Allez. (Les deux vieilles sortent par la droite. —

Au prince.) C'est bien le bateau qui doit amener ta fille, Boris, dans une demi-heure elle sera ici.

LE PRINCE.

Je vais au-devant d'elle.

LA COMTESSE.

Et moi aussi.

LE PRINCE.

A quoi bon? Ne vous dérangez pas, et puis, si elle apporte un refus, mieux vaut que ce soit elle qui l'annonce à votre fils et que vous n'en sachiez rien avant lui. Il pourrait croire que vous vous êtes entendue avec Lydia.

LA COMTESSE.

Croyez-vous qu'elle apporte de bonnes nouvelles?

LE PRINCE.

Cela dépend de ce que vous appelez de bonnes nouvelles!

LA COMTESSE.

Au point où en sont les choses, je n'ai plus qu'à souhaiter qu'elles réussissent. Ce n'est pas il y a quarante ans, mon pauvre Boris, que nous aurions vu un des nôtres se prendre d'amour jusqu'au mariage pour une serve. Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, à vingt-cinq ans, en pareil cas?

LE PRINCE.

Ce que j'ai fait et plus d'une fois. S'il fallait épouser toutes les femmes que l'on aime!... C'est déjà difficile d'aimer celle qu'on épouse.

La comtesse montrant Wladimir et Anna qui sont appuyés en causant sur la terrasse.

LA COMTESSE.

Regardez-les; ils sont déjà comme s'ils étaient mariés.

LE PRINCE.

Il faudra voir après. C'est égal. Ils ont l'âge où l'on fait des folies, j'ai celui où l'on fait des sottises : je changerais bien avec eux.

LA COMTESSE.

Et moi aussi.

LE PRINCE, remontant.

A tout à l'heure. Et Dieu veuille que tout marche bien ; mais si ça marche mal, qu'est-ce que vous ferez?

LA COMTESSE.

Ce que je ferai, moi? C'est bien facile à deviner, je ne ferai rien, puisqu'il n'y aura rien à faire. C'est ce qu'ils feront, eux, Wladimir et Anna, qui me préoccupe. Que le diable emporte l'amour!

LE PRINCE.

Il s'en gardera bien, c'est lui qui l'a apporté. Allons, au petit bonheur, comme disent les Français. (Il va pour sortir au fond et rencontre Taldé qui entre. — A Taldé.) Je parlais de vous, à bientôt!

Il sort au fond.

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE PRINCE, TALDÉ.

LA COMTESSE, à Taldé.

Vous avez vu Osip?

TALDÉ.

Parbleu! depuis son arrivée à Moscou après le départ de Morozowitchi, nous ne nous quittons plus, il s'est pris pour moi d'une belle affection, que je partage du reste, car c'est un homme, un vrai.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qu'il dit?

TALDÉ.

Il ne dit rien, il agit. Le dévouement et lui ont l'air d'avoir tété à la même mamelle. Ils vivent ensemble comme deux frères de lait. Il y a de l'illuminé dans cet homme-là. Ah! ce n'est pas le premier venu. Bref, il accepte en souriant tous les moyens que vous avez employés et toutes les conséquences qu'ils peuvent avoir. Du reste, il va venir me retrouver ici, car il tient à être renseigné le plus tôt possible.

Wladimir et Anna viennent en scène pendant la fin de ce dialogue.

WLADIMIR, à Taldé.

Bonjour, mon cher ami.

TALDÉ.

Bonjour, mon cher comte. (A Anna.) Bonjour, madame, mademoiselle, comtesse. (A part.) Je ne sais plus comment l'appeler. (Haut.) Quelle belle journée! (A part.) Voilà une phrase commode quand on n'a rien à dire.

Wladimir et la comtesse s'en vont à la terrasse.

ANNA.

Et une journée qui marquera dans notre existence. C'est aujourd'hui que notre sort va se décider. Nous attendons la princesse Walanoff, qui s'est chargée de tout et qui a promis d'obtenir l'autorisation dont nous avons besoin.

TALDÉ.

Vous avez une grande confiance dans la princesse?

ANNA.

Je ne l'ai jamais vue. Mais la comtesse s'est adressée à elle, et non-seulement elle a reçu d'elle une réponse des plus encourageantes, mais la princesse lui a envoyé tout de suite son père avec les meilleures assurances. Vous la connaissez, vous, la princesse?

TALDÉ.

Oui.

ANNA.

Elle est charmante?

TALDÉ.

De figure.

ANNA.

Et de caractère?

TALDÉ.

Aussi. La figure n'est-elle pas le reflet de l'âme, — surtout chez les femmes.

ANNA.

Vous n'avez pas l'air très convaincu de ce que vous dites.

TALDÉ.

Ce n'est pas devant vous, madame, mademoiselle, que je pourrais penser autrement que je ne dis; revenu en France, peut-être.

ANNA.

Alors, vous m'estimez vraiment?

TALDÉ.

En pouvez-vous douter? Et quelle étrange question?

ANNA.

Ce que je fais ne vous semble pas mal? Ce mariage, pour lequel je sacrifie le bonheur et jusqu'à la réputation d'un homme qui ne m'a, non-seulement jamais nui, mais qui ne m'a donné que des preuves de sa grandeur d'âme et de sa tendresse, ce mariage, s'il s'accomplit, ne vous paraîtra pas une mauvaise action de ma part?

TALDÉ.

Non.

ANNA.

Bien vrai?

TALDÉ.

Bien vrai.

ANNA.

Dans votre pays, vous penseriez de même d'une femme de votre pays?

TALDÉ.

Ce n'est pas au point de vue des autres pays, mais des mœurs du vôtre qu'il faut juger la situation. Osip fait un grand sacrifice, mais de ce mariage qu'il n'aurait jamais osé rêver, il a tiré tout d'abord le plus grand des biens : la liberté, qu'il n'aurait jamais eue sans cela. Il est évident que, le sacrifice accompli, la comtesse, Wladimir et vous, ferez tout ce que vous pourrez pour lui rendre la vie aussi heureuse que possible. Enfin vous ne l'aimez que comme un frère, vous ne lui avez jamais donné l'espoir qu'il pourrait être aimé autrement. Ce

n'est donc pas votre amour qu'il sacrifie, c'est le sien, et il le sacrifiait avant comme après le mariage, puisque, avant comme après, il savait que vous en aimiez un autre.

ANNA.

Mais le divorce prononcé, puisqu'il aura accepté tous les torts, il ne pourra pas épouser une autre femme?

TALDÉ.

Pourquoi voudriez-vous qu'il épousât une autre femme, puisque c'est vous qu'il aime?

ANNA.

Et si le désespoir l'amène à l'ivresse, au suicide?

TALDÉ.

Non. Il n'est pas de ceux que la douleur abaisse; il est de ceux qu'elle élève.

ANNA.

Alors, je n'ai rien à me reprocher?

TALDÉ.

Non.

ANNA.

Ni à craindre pour lui?

TALDÉ.

Pas davantage.

ANNA.

Merci, monsieur. (Wladimir revient en scène.) J'avais besoin de m'entendre dire cela. Je suis très troublée, je l'avoue, depuis quelque temps, et je ne voudrais pas d'un bonheur que j'aurais fait volontairement du malheur d'un autre. (Elle s'éloigne à droite en disant à Taldé une dernière fois :) Merci!

Puis elle va retrouver la comtesse.

TALDÉ, à Wladimir qui s'est approché de lui.

Vous êtes inquiet?

WLADIMIR.

Oui.

TALDÉ.

Vous êtes comme moi, vous n'avez pas grande confiance dans la magnanimité de la princesse?

WLADIMIR.

Je crois, je suis bien forcé de croire aux hommes qui se sacrifient à un autre homme ; je crois moins aux femmes qui se sacrifient à une autre femme.

TALDÉ.

Elle ne vous aimait peut-être pas autant qu'elle le disait?

WLADIMIR.

C'est possible !

TALDÉ.

Et alors, il y aurait de l'espoir. Elle aurait tout le mérite du sacrifice sans en avoir les charges. (Entrée de Lydia et du prince par le fond.) En tout cas, vous allez savoir à quoi vous en tenir. La voici avec son père.

La comtesse vient embrasser Lydia et elles descendent en scène, Anna à droite. — Le prince à gauche de Taldé.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LYDIA, LE PRINCE.

LYDIA, entrant.

Comtesse, que je suis heureuse de vous revoir.

Les deux femmes s'embrassent.

LA COMTESSE.

Et moi donc. Vous avez fait un bon voyage?

LYDIA.

Excellent.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas trop fatiguée?

LYDIA.

Pas le moins du monde. Un voyage sur un fleuve, cela ne fatigue pas. Un fleuve, c'est une route qui marche.

TALDÉ, au prince, bas.

Quelles nouvelles?

LE PRINCE, même jeu.

Pas bonnes.

LYDIA, à Wladimir.

Bonjour, mon cher comte.

Elle lui tend la main.

WLADIMIR.

Je n'ai pas besoin de vous dire, princesse, combien je

vous suis reconnaissant de tout ce que vous venez de faire pour moi, quel qu'en soit le résultat.

LA COMTESSE, présentant Anna.

Anna, ma filleule.

ANNA.

Oui, elle aussi, princesse, vient vous remercier et du plus profond de son cœur, de l'intérêt que vous avez bien voulu lui témoigner.

LYDIA.

Qui ne se serait intéressé à une situation comme la vôtre, et qui, en vous voyant, ne comprendrait les sentiments que vous inspirez de près, et de loin. Aussi, mademoiselle, est-ce avec une véritable douleur que je vous ferai connaître la nouvelle que j'apporte.

TALDÉ, à part.

C'est le page de Malborough!

ANNA.

C'est un refus.

LYDIA.

Malheureusement oui...

Anna pâlit, chancelle, mais se remet aussitôt.

TOUS.

Se peut-il!... Ah! ah!

ANNA.

Un refus, sans appel?

LYDIA.

Sans appel. Quand j'ai quitté Moscou, j'étais pleine d'espoir, presque convaincue du succès... Ce n'est qu'à

Nijni, où je me suis arrêtée quelques jours, comme vous savez, qu'une lettre du gouverneur général est venue m'annoncer que tout était perdu...

WLADIMIR.

Perdu !

LYDIA.

Allez, il m'a fallu du courage pour continuer ma route.

LA COMTESSE.

Et quelles ra s ons donne-t-on?

LYDIA.

La cause principale qui a motivé le refus est qu'avant même d'entamer un procès en divorce, le code exige pour les époux trois ans de vie commune. En outre l'empereur a ajouté qu'il ne veut plus entendre parler de divorce, il trouve que depuis quelque temps sa noblesse n'en abuse que trop et Sa Majesté n'admet pas que ce mal gagne aussi le peuple.

LA COMTESSE.

Le peuple, le peuple, mais il me semble qu'ici il s'agit de nous.

LYDIA.

Dans le fait, oui, madame la comtesse, légalement, non, puisqu'il n'est question que du divorce de deux de vos paysans affranchis.

LA COMTESSE.

J'aurais dù agir moi-même.

LYDIA.

Je doute que vous eussiez plus réussi que moi.

WLADIMIR.

C'est moi qui ai empêché ma mère de partir. Je voulais vous devoir ce service à vous, princesse. Il me semblait que personne plus que vous ne devait mettre à honneur de me le rendre.

LYDIA.

J'ai tant insisté que j'ai failli y perdre le peu de crédit que j'avais.

WLADIMIR.

Il me reste à vous remercier et à vous demander pardon de tant de peine.

Il remonte un peu.

LA COMTESSE.

Qu'allons-nous devenir? Pourquoi m'as-tu retenue? Penses-tu que ma vieille tête, que ces cheveux blancs, n'auraient pas produit leur effet? On se serait rappelé qui je suis... Un refus, un refus formel! Maintenant, que faire?... Cependant, j'agissais pour le mieux, je le croyais du moins; je consentais pour te sauver du désespoir, de la mort, à fouler aux pieds tous mes principes, toutes mes idées les plus chères. (Se levant.) Eh bien! non! ce n'est pas encore assez. Nous sommes condamnés sans ressource... On a aimé son fils jusqu'à la passion, jusqu'à la folie, on n'a vécu que pour lui, en lui seul on a tout mis, et c'est par lui qu'on souffre, qu'on est punie. Ah! c'est affreux, c'est affreux!

Lydia se lève. — La comtesse chancelle et va pour tomber. — Wladimir et Anna viennent vivement la soutenir et la conduire chez elle par la terrasse.

WLADIMIR, en s'élançant.

Ah! ma mère!

LA COMTESSE, en s'en allant.

Ah! ce n'est rien... J'ai besoin d'air, voilà tout; et d'ailleurs, je vais partir pour Pétersbourg. Je veux voir si on refusera à la comtesse Danicheff la seule chose qu'elle aura jamais demandée de sa vie.

Elle sort avec Wladimir et Anna par la terrasse.

LE PRINCE, les suivant.

Mais qu'est-ce que je suis venu faire ici?

Il sort.

LYDIA.

Ah! pauvre femme, pauvre mère! Je suis vraiment navrée.

TALDÉ.

Vraiment?

LYDIA.

Oui... Que croyez-vous donc, cher monsieur?

TALDÉ.

Mon Dieu, je me disais : la princesse Lydia est une femme de cœur et d'esprit, les bons jours sont les jours où l'esprit et le cœur arrivent en même temps ; mais il y a des jours où ils n'arrivent que l'un après l'autre, le second se chargeant de réparer les erreurs du premier.

LYDIA.

Je ne comprends pas.

TALDÉ.

Vous avez fait deux promesses, à propos de Wladimir ; la première qui était de vous venger de lui, la seconde qui était de lui venir en aide. Vous vous êtes trouvée un beau matin en face de ces deux promesses. Vous vous êtes dit : impossible de les tenir toutes les deux, et

comme il fallait absolument manquer à une de ces promesses, vous avez manqué à celle qui était le moins agréable de tenir. Voilà ce que j'ai supposé... une minute ; mais je vous ai vue si émue tout à l'heure que je me suis reproché ces suppositions, que je vous fais toutes mes excuses, et que je félicite votre cœur, bien qu'il arrive un peu trop tard.

LYDIA, le regardant.

Et vous avez raison, cher monsieur.

MARINNA, entrant à droite.

Princesse, votre appartement est prêt.

LYDIA.

Je vous suis.

Marinna sort. Lydia, à la porte, se retourne, fait à Taldé une grande révérence, et sort.

## SCÈNE IV

TALDÉ, seul.

Allons! j'ai touché juste. Mais du diable si je sais maintenant comment on va sortir de là. La petite a fait un grand effort sur elle-même; elle paraît très calme, c'est inquiétant ; on ne sait plus à quoi s'en tenir avec ces exaltées-là quand elles sont calmes.

## SCÈNE V

### TALDÉ, OSIP.

OSIP.

Monsieur...

TALDÉ.

C'est vous, Osip. (*A part.*) Bon ! encore un autre exalté ! Eh bien, mon ami, avez-vous obtenu ce que vous désiriez ?

OSIP.

J'espère, et je ne saurais trop vous remercier de ce que vous avez fait pour moi.

TALDÉ.

Je savais bien qu'en vous mettant en rapport avec cet homme-là, il ferait de son mieux pour être désagréable à la princesse.

OSIP.

Mais, quelles nouvelles, monsieur? J'attendais que vous fussiez seul pour vous le demander.

TALDÉ.

Le divorce est refusé.

OSIP.

Il faut pourtant qu'ils soient réunis, puisqu'ils s'aiment. ne serait pas juste que j'eusse tant pleuré pour rien.

TALDÉ.

Il n'y a cependant aucun moyen d'aller contre la décision formelle de l'Empereur.

OSIP.

Oh! si... il y a toujours des moyens.

TALDÉ, le regardant.

Vous en connaissez?

OSIP.

Oui.

TALDÉ.

Je n'en connais qu'un, moi, c'est la mort du premier mari.

OSIP.

Il faut garder celui-là pour un cas extrême.

TALDÉ, à part.

Drôle d'homme! Il a une manière de comprendre le dévouement qui vous fait froid dans le dos. (Haut.) Alors, vous voulez absolument que ce mariage se fasse?

OSIP.

Absolument! Je la veux heureuse. Vous, monsieur, je vous prie seulement de ne dire à personne que vous m'avez vu, excepté à la princesse Walanoff.

TALDÉ.

La princesse!

OSIP.

Je désire lui parler et je demande comme dernière faveur de la décider à m'accorder un instant d'entretien.

TALDÉ.

Soit!

OSIP.

J'entre ici, c'est l'oratoire de la comtesse... C'est l'endroit où je puis être le mieux conseillé! Voici le comte... je vous laisse avec lui.

Il entre dans l'oratoire.

## SCÈNE VI

TALDÉ, WLADIMIR, venant de droite.

TALDÉ, à Wladimir.

Eh bien! votre mère?

WLADIMIR.

Ma mère se calme un peu à l'idée qu'elle va partir pour Pétersbourg, et qu'elle obtiendra ce qu'elle veut, — je la laisse dans cette illusion, mais c'est fini. — Tout est perdu!

Il s'assied.

TALDÉ, debout près de lui.

Et quelle est votre résolution?

WLADIMIR.

Quitter ce pays.

TALDÉ.

Seul?

WLADIMIR.

Non. Et je compte même sur votre amitié.

TALDÉ.

Que faut-il faire?

WLADIMIR.

Vous savez qu'on ne peut quitter la Russie sans un passeport bien en règle. — Moi, je puis obtenir le mien, — mais il est une autre personne qui ne peut partir que sous un nom supposé. Il faut que, par vos relations, vous me procuriez un passeport de femme avec un signalement qui puisse convenir à Anna Ivanowna.

TALDÉ.

Elle consent à partir avec vous?

WLADIMIR, se lève.

Elle consentira... puisqu'elle m'aime et qu'il n'y a plus d'autre moyen.

TALDÉ.

Ne parlez pas si haut, on pourrait nous entendre ; c'est bien, comptez sur moi... Je m'en occuperai aujourd'hui même. (A part.) Hum ! ce ne sera pas facile — surtout si Osip a entendu.

Il sort à droite.

## SCÈNE VII

WLADIMIR seul, puis ANNA.

WLADIMIR, seul, à gauche.

L'important, c'est de quitter ce pays ; une fois que nous aurons passé la frontière, je ferai savoir à ma mère où nous serons et elle viendra nous rejoindre ! Il n'y a pas que la Russie dans le monde.

ANNA, vient de droite.

Vous m'avez fait demander de venir vous rejoindre ici, mon ami, me voilà.

WLADIMIR.

Vous devez bien penser que j'ai à causer avec vous, ma chère Anna.

. ANNA.

Oui... nous avons à causer et de choses bien tristes, hélas!

WLADIMIR.

Vous souffrez?

ANNA.

Beaucoup.

WLADIMIR.

Comment se fait-il alors que vous paraissiez si calme?

ANNA.

Parce que je reconnais que ma souffrance est méritée, et qu'en me punissant Dieu ne fait que ce qui est juste.

WLADIMIR.

Pourquoi?

ANNA.

Parce que je suis coupable, — coupable d'orgueil et d'ingratitude, — d'orgueil, en ambitionnant, en ayant l'air de convoiter un rang, une position, un bonheur, une fortune auxquels ma naissance ne me donnait aucun droit; d'ingratitude, en abandonnant et en sacrifiant si facilement pour vous épouser un homme qui m'aime plus que sa vie.

WLADIMIR.

Ne m'aimiez-vous pas avant?

ANNA.

Si.

WLADIMIR.

Ce mariage ne vous a-t-il pas été imposé par force?

ANNA.

Oui.

WLADIMIR.

Cet homme n'a-t-il pas été le premier à comprendre que l'engagement que vous aviez pris forcément avec lui ne pouvait effacer celui que vous aviez pris librement avec moi?

ANNA.

Oui; mais cela n'empêchait pas cet homme de m'aimer; cela ne l'empêche pas de souffrir. Qui sait, si en me rapprochant tout à coup de lui, en faisant de moi sa femme légale, qui sait si la Providence n'a pas voulu me faire comprendre que c'était là le seul et vrai mari que je dusse avoir, — si elle n'a pas voulu me dire : il est bien de ta race — celui-là, — il est bien de ton rang. — En dehors et au-dessus de lui... il n'y a que vanité ridicule, lutte dangereuse, remords certains?

WLADIMIR.

Est-ce que vous ne m'aimez plus, Anna? Est-ce que c'est lui que vous aimez?

ANNA.

Oh! je le voudrais bien! Si je ne vous aimais plus, est-ce que je serais là? Si je ne vous aimais plus, est-ce que je ne serais pas impitoyable pour vous, comme je l'ai été pour lui? Est-ce que nous autres femmes, nous ne sommes pas tellement égoïstes et tellement lâches que nous immolons en souriant l'amour que nous avons

inspiré, si sincère, si généreux qu'il soit, à l'amour que nous éprouvons, si léger qu'il puisse être? Non, Wladimir, non, je vous aime, et en ce moment plus que je ne vous ai jamais aimé...

WLADIMIR.

Alors que nous importent les obstacles matériels que les hommes et les événements peuvent mettre entre nous? Et si Dieu les a permis, qui te dit que ce n'est pas au contraire pour voir si nous aurons la force et la gloire de les vaincre?

ANNA.

Soit. Qu'avez-vous résolu?

WLADIMIR.

J'ai résolu de partir.

ANNA.

Et moi aussi.

WLADIMIR.

Alors dès demain, mon Anna, nous partons.

ANNA.

Où irez-vous?

WLADIMIR, la prenant dans ses bras.

Où tu voudras. Que m'importe, une terre ou une autre... pourvu que ce ne soit pas celle où on nous opprime. Nous irons du côté de l'Orient, là où les jours sont plus longs, là où les nuits sont plus douces; nous gagnerons ces pays enchantés où la nature n'exige de l'homme que le désir d'être heureux. Ce ciel qui n'est bleu que quelques mois de l'année chez nous, nous l'aurons éternellement bleu, une fois que nous aurons brisé les chaînes qui nous attachent ici aux préjugés et aux

conventions ; ces lois qu'on veut nous imposer, nous les oublierons : ce sont des inventions humaines, elles ne sont inscrites nulle part dans l'œuvre de Dieu.

*Il tombe à genoux.*

ANNA.

Si ; elles sont inscrites dans nos consciences. Vous vous êtes trompé, Wladimir, au sens de mes paroles... En vous disant que j'allais partir, je voulais vous apprendre que je me condamnais à la retraite et que nous ne devions plus jamais nous revoir.

WLADIMIR.

Que dites-vous?

ANNA.

Entre Osip et vous... l'un auprès duquel je ne peux plus demeurer, l'autre auprès duquel je ne dois plus vivre, il n'y a que la retraite et la solitude. Si j'étais libre, si j'étais encore simplement Anna, la serve sans famille, sans droits, mais aussi sans devoirs, je consentirais à partir avec vous puisque je vous aime, et notre amour me mettrait au-dessus de ces lois humaines que vous voulez braver ; mais je ne suis plus Anna Ivanowna, je suis la femme d'Osip, et c'est bien assez de l'avoir torturé dans son cœur, sans le déshonorer encore dans son nom. J'avais accepté le sacrifice qu'il me faisait volontairement ; c'était déjà beaucoup, c'était même trop ; Dieu m'en punit. A partir d'aujourd'hui, je dois comprendre l'arrêt du destin et je dois entendre la voix de ma conscience. Je suis morte pour Osip... mais je suis morte aussi pour vous. Vous ne me reverrez plus, Wladimir, — c'est mon dernier adieu que vous recevez en ce moment.

WLADIMIR, *se levant.*

Tu as raison, Anna... adieu... j'en mourrai, voilà tout.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, OSIP.

OSIP, simplement, qui a entendu les derniers mots.

A quoi bon trois sacrifices quand un seul peut suffire.

WLADIMIR.

Osip, toi!

OSIP.

Oui, je vous écoutais et vous jugeais. Vous êtes dignes tous les deux de ce que j'ai fait et de ce que je veux faire encore pour vous. La mort volontaire est un crime, et si je ne veux pas que vous mouriez, vous, par qui j'ai tant souffert, je ne veux pas non plus que vous ayez toute votre vie mon fantôme entre vous deux, car vous n'êtes pas coupables. — Soyez tranquilles, je ne mourrai pas. Quand Dieu prend vraiment en pitié ses créatures, il les conseille mieux que cela. Si vous aviez été esclaves comme moi et si vous aviez passé de longues nuits à regarder le ciel et à l'implorer comme je l'ai fait pendant toute mon enfance, pendant toute ma jeunesse, comme je l'ai fait surtout depuis six mois, vous reconnaîtriez tout de suite la voix de Dieu au milieu même du bruit et des cris de vos passions terrestres. Dieu me parle à moi, parce que le malheur de toute ma vie m'a mis plus près de lui que vous. Je vous ai juré que vous seriez l'un à l'autre et je suis de ces humbles qui n'ont pas le droit de manquer à leur serment. (Wladimir s'avance.) Allez, mon maître. (Anna fait un mouvement.) Allez, ma sœur, et comptez sur moi.

ANNA, à Wladimir.

Que va-t-il faire?

WLADIMIR.

Espérons, c'est un homme étrange.

Ils sortent.

## SCÈNE IX

OSIP, puis LYDIA.

Osip réfléchit un moment, puis se dirige vers l'appartement de Lydia.

LYDIA.

C'est vous qui êtes Osip?

OSIP, s'approchant.

Et vous madame, vous êtes la princesse Walanoff?

LYDIA.

M. de Taldé m'a dit que vous désiriez me parler ; je le voulais aussi de mon côté, car j'étais curieuse de connaître et de voir de près un héros de dévouement tel que vous.

Elle s'assied.

OSIP.

Et moi, madame, je pourrais vous répondre, si je parlais le même langage, que je suis curieux aussi de connaître une femme jeune, jolie et toute-puissante, qui, au lieu d'être bonne et miséricordieuse comme il convient à ceux qui ont tout reçu de la Providence, préfère la haine à l'amour et la vengeance au pardon, et qui, pouvant faire le bien, sans qu'il lui en coûte autre chose qu'un sacrifice d'amour-propre, aime mieux faire le mal, au risque de sacrifier trois existences.

LYDIA.

Que voulez-vous dire ?

OSIP.

Je veux dire, madame, qu'en vous chargeant de demander ce divorce à qui pouvait le permettre, vous n'aviez pas d'autre but que d'empêcher un autre de l'obtenir, et que non-seulement vous ne l'avez pas sollicité, — mais vous avez fait tout ce qu'il était en votre pouvoir de faire pour qu'on ne l'accordât pas.

LYDIA.

Cela est vrai. J'aimais cet homme qui ne m'aimait pas, et j'ai voulu qu'il souffrît comme j'avais souffert.

OSIP.

Et moi j'aimais cette femme qui ne m'aimait pas, et je ne veux pas qu'elle souffre comme j'ai souffert.

LYDIA.

Ce sont des héroïsmes que je ne comprends pas...

OSIP.

Tant pis pour vous.

LYDIA, se levant.

Enfin où veux-tu en venir? Car je ne suis pas ici pour que tu me fasses un sermon, malgré les dispositions mystiques que l'on m'a dit que tu avais.

OSIP, s'approchant.

Je veux en venir à ceci : — Pouvez-vous défaire ce que vous avez fait?

LYDIA.

Non.

OSIP.

Si vous le pouviez, le feriez-vous?

LYDIA.

Non. A qui m'a blessée, je ne pardonne jamais.

OSIP.

Que Dieu vous pardonne, alors. Encore une question : Quelqu'un dans le monde peut-il obtenir ce que vous vous êtes fait refuser ?

LYDIA.

Personne.

OSIP.

C'est bien, je vous remercie, princesse, et à moins que vous n'ayez quelque chose à m'ordonner, je n'ai plus rien à vous dire. (Allant à la terrasse.) Monsieur le comte, madame la comtesse, (A gauche.) Anna Ivanowna, vous tous enfin, voulez-vous entrer. (A Marinna.) Marinna, veux-tu prier le père André de venir aussi. (Tout le monde entre, en dernier lieu le pope et son clerc.) Wladimir Danicheff, Anna Ivanowna, soyez unis et soyez heureux !

LA COMTESSE, à part.

Ah çà ! il est fou !

LE PRINCE.

Mais, puisque Sa Majesté a refusé son consentement au divorce, tu sais bien que ces jeunes gens ne peuvent être mariés, du moins de ton vivant.

OSIP.

Pardon, Altesse, mais il y a une solution à laquelle personne n'a songé. Est-il vrai, mon père, que dans le cas où le mari renonce au monde pour se consacrer sans retour au service de Dieu, la femme redevient libre ?

ANDRÉ.

Oui, mon fils, à la condition d'avoir une dispense qui le délie de son vœu de mariage ; mais c'est là une insigne faveur !

OSIP, montrant un papier.

Cette dispense, la voici!

TOUS.

Ah!!

OSIP.

Je l'ai obtenue grâce à l'intervention de M. de Taldé.

TALDÉ, prenant le papier.

Moi! (Lisant.) Ah! je comprends....

LYDIA.

Comment, vous! c'est vous?

TALDÉ, allant à Lydia.

Non, princesse, c'est Zakaroff qui a tout fait; il a fondé tout exprès une église qui lui coûte deux cent mille roubles; vous lui aviez appris malgré lui à faire le bien, sa générosité ne connaît plus de bornes. (Bas à Lydia.) Il est comme vous pour la vengeance, seulement la sienne réussit.

OSIP, à André.

Maintenant, mon père, veuillez inscrire sur le livre de votre paroisse, la déclaration solennelle que je fais aujourd'hui et par laquelle je me consacre pour jamais au service de Dieu! Le czar est le maître de son peuple, — mais Dieu reste le maître du czar.

LA COMTESSE.

Ah! brave Osip! — Que puis-je faire pour toi?

OSIP.

Merci, madame, je n'ai plus besoin de rien.

WLADIMIR, venant à Osip.

Mon sauveur!

ANNA, de même.

Mon ami!

OSIP.

Dites tout simplement : mon frère! Ma décision est irrévocable et nulle puissance humaine n'y peut faire obstacle. — Souffrez maintenant que selon notre sainte coutume et pendant que je suis encore Osip, je m'incline devant vous, que je fasse acte d'humilité et vous demande pardon des fautes volontaires et involontaires dont j'ai pu me rendre coupable! Qui que vous soyez, vous tous qui êtes ici, pardonnez-moi donc le mal ou le tort que j'ai pu vous faire! (Se retournant vers Anna. — Il la baise au front.) Quant à toi, Anna Ivanowna, c'est moi, c'est moi qui te pardonne.

Il va signer l'acte qui l'engage.

ANFISSA.

Quel homme!

MARINNA.

Ce n'est pas un homme, c'est un ange.

TALDÉ.

Et dire que quand je raconterai cette histoire-là en France, il y aura des gens qui ne la croiront pas.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Jeanne Robert.


LIBRARY
OF TORONTO





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF

PQA

0009990


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 25 07 025 2